3 1761 06231643 5

Duval, Alexandre
Montoni

PQ
2235
D8M6

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/montvoulechale00duvauoft

M... Duval.

Montoni.

1813.

MONTONI,

OU

LE CHATEAU D'UDOLPHE,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Imité du Roman LES MYSTÈRES D'UDOLPHE;

PAR M. ***

Représenté, sur le Théâtre de S. M. L'IMPÉRATRICE, *le* 29 *Juillet,* 1813.

ÉDITION CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX, 1 fr. 50 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard St.-Martin, n° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOE, rue de la Harpe, n.° 78.

1813.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MONTONI, Chef des Condottieri,	MM. Clozel.
ORSINO, second Chef des Condottieri,	Perrier.
VIVALDI, frère d'Eléonore,	Thénar.
LUDOVICO, valet de Montoni,	Armand.
BERTRAND, Soldat.	Chazel.
SPALATRO, Soldat.	Talon.
TROIS OFFICIERS.	
LAURENTINA, femme de Montoni,	Mmes Delia.
ELEONORE, sœur de Vivaldi,	Roi.
ANNA, servante d'Eléonore,	Delatre.
CONDOTTIERI, VENITIENS, etc.	

La Scène se passe dans le château d'Udolphe, situé dans les Apennins.

PQ
2235
D3U6
LIBRARY
AUG 21 1969
UNIVERSITY OF TORONTO

MONTONI,

OU

LE CHATEAU D'UDOLPHE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un vaste appartement gothique.

SCENE PREMIÈRE.

ANNA, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Que les jours me semblent longs!

ANNA.

Longs! éternels, Madame; croiriez-vous que six mois se sont à peine écoulés, depuis le jour que nous fûmes arrêtées sur la route de Venise et conduites dans ce château?—Nous fûmes aussi trop imprudentes de nous mettre en route sans escorte.

ÉLÉONORE.

O Vivaldi! quel a dû être ton étonnement, ta douleur en ne voyant pas la sœur chérie que tu attendais avec tant d'impatience!

ANNA.

Il ne sait peut-être pas encore ce que vous êtes devenue? Pouvait-il s'attendre qu'une troupe de gens armés viendrait s'emparer de deux pauvres filles qui n'ont jamais fait de mal

à personne; que cette troupe les conduirait dans un château fort, où l'on ne voit que des soldats qui ont tous des faces de réprouvés? pouvait-il se douter que le Capitaine de ces soldats, devenant amoureux de vous....

ÉLÉONORE.

Ah! ne me parle pas du Duc; tu rouvres mes blessures!

ANNA.

Il faut avouer pourtant que, malgré ses mauvaises qualités, il a quelque égard pour ses prisonnières.

ÉLÉONORE.

Et que peut-il faire de plus que de me ravir à ma famille; que de m'enfermer dans ce pavillon; que de venir m'y insulter par le détail de sa puissance et l'aveu de son féroce amour?

ANNA.

Ce qu'il pourrait de plus!... bien des choses, Mademoiselle. Un maître, un souverain, despote dans sa forteresse, dont le nom seul fait trembler à quinze lieues à la ronde, qui commande à des hommes qui ne se piquent pas plus de respecter les dames que l'argent des voyageurs; enfin un Duc qui, un beau jour, a fait disparaître sa femme parce qu'elle ne lui convenait plus, pourrait être beaucoup moins respectueux, et nous donner autre chose à regretter que... notre liberté.

ÉLÉONORE.

Ah! cesse, je te prie, de me parler de sa personne, de l'étendue de son pouvoir. — Je sais ce qu'il peut, et malheureusement pour moi je ne puis espérer de trouver dans Montoni aucun sentiment de délicatesse qui puisse me rassurer contre son amour. — Je ne puis me flatter de connaître son caractère; car tu le sais, Anna, c'est un homme impénétrable. Cependant je crois l'avoir jugé. Voilà ce qu'il paraît à mes yeux. — Montoni est brave, mais incapable de pardonner à son ennemi. — Sa physionomie, quoique belle, a quelque chose de féroce, ses traits s'animent à la moindre contradiction et respirent la vengeance, son souris est contraint, son regard orgueilleux et perçant, son geste aisé, mais impérieux; il s'exprime avec grâce, mais ses paroles n'inspirent point la confiance: enfin, je vois dans Montoni un homme vindicatif, un politique profond, un perfide

ambitieux, capable de tous les crimes pour satisfaire ses terribles passions.

ANNA.

Ah! bon dieu! quel portrait! c'est celui de Lucifer. — Si Ludovico allait ressembler à son maître.

ÉLÉONORE.

Eh! que timporte?

ANNA.

Comment! que m'importe? — Vous ne savez donc pas que Ludovico et moi nous nous aimons, et que....

ÉLÉONORE.

Est-il possible, Anna, que tu te sois attachée à un serviteur de Montoni, ou plutôt à l'un de ses complices?

ANNA.

O Madame! Ludovico est honnête, lui! — Ce n'est que par circonstance qu'il se trouve dans ce château. Il voudrait bien en être dehors; mais il ne le peut pas. — Il m'a conté tout ça. Il était attaché à Laurentina Udolphe, lorsque le duc Montoni l'a épousée. — Si vous l'aviez entendu me raconter la manière dont cette pauvre Laurentina a disparu du château, il en pleurait, ce cher garçon. — C'est un bon signe lorsqu'un homme pleure; n'est-il pas vrai, Mademoiselle? — Il m'a dit que la comtesse Udolphe était très-belle; qu'elle chantait comme un ange; qu'elle aimait bien ses domestiques; que ce grand château lui appartenait, ainsi que toutes les fermes des environs; que le Duc l'avait trompée; qu'elle s'était repentie de l'avoir épousé, qu'elle en était toute triste; qu'elle allait se promener dans la forêt, et qu'un beau jour on ne l'a plus revue. — Moi, j'écoutais son histoire avec intérêt; il est vrai qu'il conte avec une grâce infinie, Ludovico. Enfin, il m'a tant conté d'histoires, mais tant conté.... que, sans m'en apercevoir, j'ai fini par aimer le conteur.

ÉLÉONORE.

J'avoue que, dans le petit nombre des personnes qui nous approchent, Ludovico est le seul dans lequel je pourrais avoir quelque confiance.

ANNA.

C'est le seul qui ait une figure humaine. Eh bien! il vaut encore mieux que sa figure. — Si vous lui voulez du bien,

il vous le rend à usure ; car il m'a dit cent fois, je donnerais ma vie pour délivrer cette chère demoiselle : que je la plains ! oh ! si je pouvais la sauver !...

ÉLÉONORE.

Il te disait cela ?

ANNA.

Et mille autres choses semblables. J'entends du bruit ; eh ! c'est Ludovico ! Tenez, Mademoiselle, parlez-lui, et vous verrez si c'est un bon garçon.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, LUDOVICO.

ÉLÉONORE.

Qui vous amène vers moi, Ludovico ?

LUDOVICO.

Un message qui, à coup sûr, vous déplaira. — Je viens vous annoncer que le duc de Montoni desire vous entretenir en particulier.

ÉLÉONORE.

Il va donc encore me parler de sa passion !

LUDOVICO.

Craignez-en les effets. — Si vous saviez quel est son caractère !

ÉLÉONORE.

Je dois tout en redouter, je le sais. — Mais il me reste encore quelque espérance, puisque vous vous intéressez à mon sort.

ANNA *à Ludovico.*

J'ai tout conté à Mademoiselle. — Je lui ai dit que vous lui étiez tout dévoué.

LUDOVICO.

Et vous ne l'avez pas trompée ! je suis peut-être le seul dans le château qui prenne quelque part à votre situation.

ANNA.

C'est qu'il n'y a que vous d'honnête, Ludovico.

ÉLÉONORE.

Je n'ai jamais osé vous questionner sur Montoni, dans la crainte de vous trouver aussi discret que les autres.

LUDOVICO.

Je n'ai rien à vous refuser ; mais de la prudence. Le Duc

a beaucoup d'espions, et s'il savait que l'on s'entretient de lui, de ses affaires....

ÉLÉONORE.

Soyez sûr de notre discrétion.

ANNA.

Vous connaissez la mienne. — Ce n'est que d'aujourd'hui que j'ai tout dit à Mademoiselle. — De ma vie je n'ai gardé un secret aussi long-temps.

ÉLÉONORE.

Dites-moi d'abord quels peuvent être les projets du Duc, en rassemblant dans son château une aussi grande quantité de gens armés? Je les vois sortir et rentrer chargés de butin; on ne parle que de bataille : enfin, Montoni est-il chef de parti, ou capitaine de brigands?

LUDOVICO.

Il est l'un et l'autre. — Montoni, près de quitter Venise, se retira avec plusieurs de ses amis dans ce château qui était habité par la comtesse Udolphe, sa parente éloignée. Elle le reçut avec bonté; elle ignorait et sa conduite et sa perversité : il sut tellement gagner ses bonnes grâces par sa feinte douceur, son esprit, son amabilité, qu'il parvint à l'épouser. Voilà l'époque de tous nos malheurs.

ÉLÉONORE.

Je le sais. — On m'a dit que cette malheureuse Laurentina disparut un jour...

LUDOVICO, *parlant bas.*

Elle est morte, Madame. — Je gagerais que son mari...

ÉLÉONORE.

Oh! le scélérat! — Quel pouvait être le motif?

LUDOVICO.

Le desir de satisfaire ses projets ambitieux, d'éviter les reproches d'une femme qu'il avait trompée, et de jouir de tous ses biens qu'il s'était fait assurer par une donation.

ÉLÉONORE.

Quoi! Laurentina, qui devait savoir qu'elle avait tout à craindre de son cruel époux, n'a pu trouver les moyens de se soustraire à son sort?

LUDOVICO.

Elle les a tous employés, mais en vain! — Elle craignait le poison, aussi avait-elle la prudence de ne toucher aux

mêts qu'on lui servait, qu'après avoir vu Montoni les porter à sa bouche. De plus, elle possédait une coupe qui, dit-on, la mettait à l'abri des desseins cruels de son époux. — On prétend, mais j'ai de la peine à le croire, que ce vase qui existe dans la famille depuis des siècles, a la propriété merveilleuse de ne pouvoir contenir aucune liqueur empoisonnée ; il décèle le crime en se brisant.

ANNA.

Je ne m'y fierais pas.

ÉLÉONORE.

J'ai quelquefois entendu parler de ces coupes extraordinaires; mais je vous avoue que j'y ajoute peu de foi. Ludovico, revenons à Laurentina. Comment a-t-elle disparu?

LUDOVICO.

On dit qu'un nommé Bertrand qui vit encore dans ce château, fut chargé de l'exécution de ce crime abominable.

ÉLÉONORE.

O dieu!

LUDOVICO.

Tout le monde ici se doute de la vérité; mais on se garde bien de montrer ses soupçons. Si l'on a le malheur de prononcer devant le Duc le nom de Laurentina, il frémit, il pâlit, il entre dans la plus grande fureur, et ce n'est qu'après quelques instans de trouble, qu'il reprend un calme apparent.

ÉLÉONORE.

Et que fit le Duc après la mort de cette infortunée?

LUDOVICO.

Maître de tous les biens de Laurentina, il fit rétablir les fortifications, on approvisionna ce château déjà très-fort par sa situation, qui devint alors une place imprenable.

ÉLÉONORE.

Quel était le but de cet armement?

LUDOVICO.

Vous le devinerez facilement. Vous connaissez les malheurs qu'ont produit les partis des Guelphes et des Gibelins; tous les jours ils s'égorgent encore. Eh bien! le Duc, dont la forteresse se trouve située sur les frontières et parmi les routes tortueuses et les précipices des Apennins, prend tantôt la couleur d'un parti, tantôt celle de l'autre, et se trouve

à l'abri des vengeances de ses voisins par les services que chaque parti, que chaque souverain espère retirer de ses troupes et du courage de leur chef.

ANNA.

Quel homme! comment pourrons-nous jamais nous échapper de ses mains? Si je reste encore six mois dans ce château, j'en mourrai : sa vue seule me fait frissonner. Ces remparts bâtis sur des rochers, ces tours noires et couvertes de mousse, ces ponts-levis suspendus à de grosses chaines, ces longs corridors tristes, silencieux et qui retentissent sous les pas. — Boon, boon! ces guerriers avec leurs grands feutres et leurs figures sinistres.... tout cela me fait trembler de la tête aux pieds; sans compter encore que toutes les nuits il revient des esprits dans ce maudit château.

ÉLÉONORE.

Des esprits! quelle folie!

ANNA.

Oui, Mademoiselle, l'esprit de Laurentina revient; des soldats mêmes l'ont vu se promener sur les remparts. — Ils ont vu un grand fantôme blanc... mais grand... grand... Demandez à Ludovico plutôt.

LUDOVICO.

On fait courir ces bruits ridicules; mais vous savez ce qu'on doit y donner de croyance.

ÉLÉONORE.

Il est vrai : le simple récit d'un esprit timide suffit pour accréditer ces histoires parmi les hommes toujours disposés au merveilleux. — Mais, dites-moi, Ludovico, ne voyez-vous aucun moyen de m'arracher de ma prison?

LUDOVICO.

Que puis-je tout seul? — Si nous avions seulement dans notre confiance un officier et quelques cavaliers, on pourrait, en employant la ruse...

ÉLÉONORE.

O Vivaldi! — Hélas! personne ne s'intéresse à une infortunée!

LUDOVICO.

Pardonnez-moi. Je crois que, dans le nombre des officiers qui nous sont arrivés le mois dernier, il en est un qui pourrait peut-être nous servir. — Je l'ai vu plusieurs fois tourner

au bas de ce pavillon; sa figure annonçait le desir d'y entrer; mais aussitôt que quelqu'un paraissait, il s'en éloignait promptement.

ÉLÉONORE.

Quel pourrait être cet étranger?

ANNA.

Si ce pouvait être Vivaldi?

ÉLÉONORE.

Comment mon frère pourrait-il se trouver au nombre de ces malheureux?

ANNA.

Le desir de vous sauver peut l'avoir déterminé à tout entreprendre...

ÉLÉONORE.

En effet, il se pourrait... Mon cher Ludovico, retournez vers cet étranger; tâchez de vous informer adroitement sans nous compromettre...

LUDOVICO.

Chut, Madame! le Duc arrive.

SCÈNE III.

Le duc MONTONI, sa garde, LES PRÉCÉDENS.

MONTONI, *aux gardes et à Ludovico.*

Eloignez-vous! (*à Anna*) et vous aussi.

ANNA.

Mais, Monseigneur....

MONTONI, *sèchement.*

Je vous ai dit de vous éloigner.

ANNA.

Sortons. Il me fait trembler.

SCÈNE IV.

ÉLEONORE, le duc MONTONI.

MONTONI.

Vous étiez prévenue que je desirais avoir avec vous un entretien secret.

ÉLÉONORE.

Oui. Je vous avoue même que j'en suis effrayée....

MONTONI.

Pourquoi cet effroi ? Il me semble que depuis six mois que vous habitez ce château, vous n'avez point à vous plaindre de ma conduite à votre égard. Ai-je manqué au respect que l'on doit à votre sexe, aux prévenances, aux attentions que l'on doit à la beauté ?

ÉLÉONORE.

Non. Mais n'est-ce donc pas assez que vous m'ayez ravie à ma famille? Puis-je oublier que je suis votre prisonnière, et qu'il ne m'est pas permis d'informer ma famille du lieu de ma prison, et du nom du tyran qui m'y retient contre toutes les lois.

MONTONI.

Je conviens qu'à cet égard je mérite vos reproches. Le hasard seul m'a rendu coupable; il me fit vous rencontrer au retour d'une noble expédition : je ne pus voir tant de beauté sans l'admirer : né avec une âme de feu, des passions terribles, je ne vis que la possibilité de m'unir à vous pour jamais. Alors ne consultant que mon amour, j'osai vous forcer à me suivre. Quant à ces téméraires qui voulurent s'opposer à ma volonté, ils ont reçu des mains de mes guerriers le juste châtiment que méritait leur imprudence.

ÉLÉONORE.

Ils n'étaient coupables que de fidélité.

MONTONI.

Je ne le devins que par l'amour que vous m'aviez inspiré.

ÉLÉONORE.

Réparez votre faute en me rendant la liberté.

MONTONI.

Votre liberté! Je vois bien que vous ne connaissez pas encore Montoni; ce que l'amour peut sur son cœur.

ÉLÉONORE.

Je ne veux pas le juger, je craindrais de lui rendre justice.

MONTONI.

Vous le jugeriez mal, si vous le supposiez assez faible pour se priver du bonheur, en renonçant à l'espoir d'être aimé de vous.

ÉLÉONORE.

Ma captivité sera donc éternelle.

MONTONI.

Vous partagerez mes destins.

ÉLÉONORE.

Vous me faites frémir ! quel sort me réservez-vous donc dans ce château?

MONTONI.

Le plus brillant, le plus heureux.

ÉLÉONORE.

Brillant ! de quelle manière ? heureux ! le pouvez-vous ?

MONTONI.

Le titre de mon épouse, de duchesse de Montoni, est, je le crois du moins, digne de flatter votre orgueil.

ÉLÉONORE, *à part.*

Que ne puis-je répondre !

MONTONI.

Pour le bonheur, vous le trouverez dans les bras d'un époux qui vous adorera sans cesse, dans la possession du plus riche domaine, dans l'amour de mes vassaux, dans la fidélité de mes soldats.

ÉLÉONORE.

Quand les richesses ne nous viennent pas d'une source pure, loin de contribuer à la félicité, elles empoisonnent tous les instans de notre vie.

MONTONI, *vivement.*

Que dites-vous, Madame ?

ÉLÉONORE, *effrayée.*

Je dis, Monseigneur, que le ciel ne m'ayant point destiné à cette fortune, elle ne saurait contribuer à mon bonheur.

MONTONI.

Vous en êtes digne, et vous la partagerez. J'ai fixé à demain notre hymen, et déjà l'on en prépare la fête.

ÉLÉONORE.

Grands dieux !

MONTONI, *toujours froidement.*

A l'issue de la cérémonie, mes guerriers établiront des joûtes, et vous décernerez le prix au vainqueur du tournois.

ÉLÉONORE.

Cruel ! voyez mes pleurs...

MONTONI, *plus froidement encore.*

J'espère que le desir de vous plaire me fera surpasser mes rivaux, et que j'aurai l'honneur de recevoir de vos mains le prix du courage.

ÉLÉONORE.

O dieux ! tout m'abandonne.

MONTONI, *du même ton.*

Après le tournois, on se réunira dans la salle des festins; là, d'aimables Trouvères chanteront les vainqueurs. Nous porterons des santés en l'honneur des Dames; le soir, tous mes vassaux entreront au château, et célébreront par des danses joyeuses et notre hymen et mon bonheur.

ÉLÉONORE.

Non, barbare! n'espérez pas accomplir vos projets; en vain vous affectez de ne pas voir mes pleurs, de ne pas écouter vos remords : jamais, tant qu'il me restera la force de me défendre contre vous et vos complices, jamais vous n'obtiendrez ma main. Oui, dussé-je éprouver tous les effets de votre haine, de votre vengeance, dussé-je éprouver la fin terrible de Laurentina...

MONTONI, *entrant dans la plus grande fureur, et se promenant à grands pas.*

Laurentina! — Quel nom prononcez-vous? — Qui vous a parlé de Laurentina ?

ÉLÉONORE, *tremblante.*

Monseigneur... (*à part.*) Imprudente!

MONTONI.

Quelle est cette fin terrible? — Quel est le téméraire?

ÉLÉONORE, *toute troublée.*

Mais, ne dit-on pas que Laurentina a disparu... que sa mort... que depuis... (*à part.*) Ses regards me font trembler.

MONTONI, *après un moment de silence.*

Il suffit. — Je connaîtrai le traître qui.... (*à Éléonore.*) Remettez-vous. Je n'ai pas eu le dessein de vous effrayer.

SCÈNE V.

LE IIIe OFFICIER, LES PRECEDENS.

LE IIIe OFFICIER.

Monseigneur, le comte Orsino vient d'arriver dans l'instant; il demande à vous parler en secret.

MONTONI.

Dites-lui qu'il vienne me trouver. (*L'Officier sort.*)

ÉLÉONORE.

Je vais me retirer...

MONTONI.

Madame, souvenez-vous que demain vous devenez duchesse de Montoni et souveraine d'Udolphe.

(*Eléonore se retire.*)

SCÈNE VI.

MONTONI, *seul.*

Orsino vient d'arriver! —Je ne m'attendais pas à un retour aussi prompt. —Sa qualité de second chef des Condottieri ne satisfait pas son ambition ; il voudrait partager avec moi la suprême puissance ; il a des partisans dans ces murs, observons-le avec attention. —Je ne sais pour quoi je me défie de cet Orsino ; il n'est point à craindre pourtant, il est lâche. —Oui, mais il est dissimulé ; employons les mêmes armes que lui, et quand il sera temps d'agir, je saurai le remettre à sa place. —Il approche.

SCÈNE VII.

ORSINO, MONTONI.

ORSINO.

Duc, je vous salue.

MONTONI.

Bon jour, mon cher Comte. —Eh bien ! votre voyage a-t-il été heureux ? Nous amenez-vous des braves ?

ORSINO.

Gênes et Venise m'ont fourni tout ce qu'il y a de plus courageux, de plus fidèle parmi ceux que la fortune a maltraités, et qui sont assez au-dessus des prejugés pour savoir en triompher, même aux dépens de leur réputation,

MONTONI.

Je vous entends ; ainsi nous pouvons compter sur eux ?

ORSINO.

Comme sur moi.

MONTONI.

C'est bon. —Cependant il sera prudent de ne pas nous y

fier d'abord. L'espèce de trêve qui vient d'être signée entre les Guelfes et les Gibelins, nous force à un repos momentané. Si les partis sont fatigués de se battre, c'est à nous à leur rendre l'ardeur et le courage. J'ai servi assez long-tems les Guelfes; je vais changer de parti. Je viens de faire faire à cet effet trois cents capes du parti Gibelin, et je veux, avant qu'il soit huit jours, attaquer les Guelfes, les battre; ceux-ci trompés par l'uniforme, se croiront trahis, et la guerre recommencera.

ORSINO.

(*A part.*) Quel ambitieux!

MONTONI.

Déjà, depuis un an, tous ces partis que j'ai tantôt alimentés et tantôt affaiblis, se détruisent mutuellement; c'est sur leurs débris que je fonde l'édifice de ma fortune.

ORSINO.

(*A part.*) Il s'écroulera. —(*D'un ton faux.*) J'admire votre énergie, et je puis vous prédire le succès.

MONTONI.

Comte, vous serez le premier à en recueillir le fruit. Mais laissons cela.

SCÈNE VIII.

LUDOVICO, LES PRÉCÉDENS.

LUDOVICO.

Monseigneur, une troupe de gens armés demande l'entrée du château.

MONTONI.

Je cours la reconnaître — (*Bas à Ludovico.*) Ludovico, vous savez bien des choses concernant ce château; mais vous ne savez peut-être pas que celui qui parle trop ici ne parle pas long-temps. Pensez-y. — Comte, sortons.

SCÈNE IX.

LUDOVICO.

Celui qui parle trop ici ne parle pas long-temps! Cet avertissement est clair pour moi qui connais le Patron. — Non je ne parlerai plus, mais j'agirai. — Dussé-je éprouver la vengeance du Seigneur Montoni, j'arracherai de ses mains Eléonore, ou j'y perdrai la vie. Heureusement tout va bien.

SCÈNE X.

ELEONORE, ANNA, LUDOVICO.

ÉLÉONORE.

Quel bruit ai-je entendu ? Ludovico, que se passe-t-il de nouveau ?

LUDOVICO.

Rassurez-vous, Madame, ce sont quelques nouvelles troupes qui entrent dans le château.

ÉLÉONORE.

Eh bien ! avez-vous vu cet étranger ? Quel est-il ? son nom....

LUDOVICO.

Cet étranger est Vivaldi.

ÉLÉONORE.

Vivaldi ! est-il possible ?

ANNA.

Allons, le ciel a pitié de nous, puisqu'il nous envoie ce brave jeune homme.

ÉLÉONORE.

Êtes-vous bien certain ?... Ne vous aurait-il point trompé?

LUDOVICO.

Non, madame, et vous allez en avoir la preuve. En vous quittant, je suis retourné à l'endroit où j'avais laissé ce jeune homme ; je l'ai rencontré : je n'osais l'aborder, il a vu mon embarras ; nos yeux s'exprimaient une défiance mutuelle, et cependant nous semblions nous entendre ; tant il est vrai que les honnêtes gens, comme les fripons, se devinent entre eux. Enfin, j'ai prononcé votre nom ; à ce mot, il a couru vers moi, m'a pris la main, en me disant : Vous êtes un honnête homme, je le vois à votre physionomie. Alors nous sommes entrés en conversation, et pour m'ôter toute espèce de doute, ainsi qu'à vous, il m'a remis cet anneau que vous connaîtrez, m'a-t-il dit.

ÉLÉONORE, *prenant l'anneau.*

C'est le cachet de ma famille. —Ludovico, il faut le rejoindre, lui dire quelle est ma situation, que ce cruel Montoni veut me forcer à recevoir sa main, qu'il a fixé la cérémonie à demain ; et que si dès ce jour il ne m'ar-

raché de ces lieux, c'en est fait de ma vie et peut-être de la sienne.

LUDOVICO.

Il sait tout. — Nos mesures sont prises. (*Après avoir regardé dans l'appartement.*) Cette nuit nous vous sauvons.

ÉLÉONORE.

Cette nuit ! ô bonheur !

ANNA.

Je n'habiterai plus ce vilain château ! —Mais vous viendrez avec nous ?

LUDOVICO.

En doutez-vous ?

ÉLÉONORE.

De quel moyen se sert-il ?

LUDOVICO.

Bien simple. —Mais chut ! il faut de la prudence, de la hardiesse, et surtout un grand mystère.

ÉLÉONORE.

Parlez, Ludovico.

LUDOVICO, *à voix basse.*

Cette nuit même vous sortirez parmi une troupe de cavaliers que doit commander Vivaldi, pour aller reconnaître des troupes Vénitiennes, qui, dit-on, marchent sur le château. Je procurerai à chacune de vous une cape militaire et un feutre ombragé de plumes; vous vous rendrez au coup de dix heures, par le petit escalier du rempart au bas de la tour du Nord; une fois le pont-levis passé, nous savons ce qui reste à faire.

ANNA.

Et nos manteaux, où les trouverons-nous ?

LUDOVICO.

Dans l'appartement de Madame.

ÉLÉONORE.

Je n'ai donc pas encore perdu tout espoir ! Que ne vous dois-je pas, mon cher Ludovico?

LUDOVICO.

Quand nous serons loin de ce manoir, vous me remercirez; mais en attendant de la prudence et de la discrétion.

ANNA.

Ce bon Ludovico ! c'est à lui pourtant que nous devrons

notre liberté. —Je l'aimais bien hier; mais je l'aime davantage aujourd'hui.

LUDOVICO.

Et demain, que sera-ce donc? —Mais séparons-nous dans la crainte d'éveiller le soupçon. Souvenez-vous du rendez-vous, à dix heures précises, par le petit escalier du rempart, au bas de la tour du Nord. Adieu, ma chère Anna.

ANNA.

Oh! baise ma main! adieu, Ludovico, que le ciel te conduise et nous aussi!

ACTE II.

(Le Théâtre représente l'intérieur des remparts. Sur le côté, on voit la tour du Nord. Il est nuit

SCÈNE PREMIÈRE.

VIVALDI, LUDOVICO.

LUDOVICO.

Tout est préparé; vous pouvez être certain qu'au coup de dix heures; vous les trouverez au bas de cette tour.

VIVALDI.

C'est bien. —Leur as-tu recommandé de ne faire aucun bruit à cause des sentinelles?

LUDOVICO.

Je leur ai dit tout cela.

VIVALDI.

Orsino tourne ses pas de ce côté; c'est le digne ami de Montoni: nous devons le craindre; séparons-nous.

SCÈNE II.

VIVALDI, *seul.*

Orsino vient à moi. —Aurait-il quelques soupçons? Défions-nous de cet homme adroit, et surtout répondons avec circonspection.

SCÈNE III.

ORSINO, VIVALDI.

ORSINO.

Je vous rencontre à propos, Vivaldi, cet endroit est écarté; nous sommes seuls, nous pouvons nous entretenir en liberté.

VIVALDI.

Vous avez donc des choses bien intéressantes à me communiquer?

ORSINO, *souriant.*

C'est vous qui avez au contraire des secrets....

VIVALDI.

Moi! Vous riez, monsieur le Comte : quel objet important peut occuper un simple officier comme moi.... Nouvellement entré au service du Duc...

ORSINO.

Vivaldi, vous êtes discret, et vous avez raison; la discrétion est nécessaire, indispensable quand on veut réussir dans ses entreprises.

VIVALDI.

(*A part.*) Où en veut-il venir?

ORSINO.

Je sais qu'il serait imprudent à vous de me dire que vous ne voyez dans Montoni qu'un brigand; que vous n'êtes entré au nombre de ses officiers que dans le dessein de le tromper, et d'informer le Sénat de ses projets, de sa force et des ruses qu'on pourrait employer pour en triompher.

VIVALDI, *embarrassé.*

Mais, Comte... j'ignore... par quelle raison vous me supposez l'ennemi de Montoni.... Des circonstances malheureuses m'ont déterminé à venir dans ce château.

ORSINO.

Des circonstances malheureuses sans doute.... Montoni venait de vous ravir votre sœur, et votre projet, digne en tout d'un chevalier, fut de pénétrer dans cette forteresse, et d'employer ou la ruse ou la force pour l'arracher à son tyran.

VIVALDI, *à part.*

Je suis perdu! (*Haut.*) Qui peut vous avoir dit?...

ORSINO.

Le comte Udolphe m'a tout appris.

VIVALDI, *à part.*

Le traître !

ORSINO.

Vous vous taisez. —Je ne veux pas jouir plus long-temps de votre embarras. —Oui, j'ai su que vous étiez au château ; j'ai su le motif qui vous y conduisait ; et, loin de le blâmer, je m'unis à vos dangers ; je viens vous servir et perdre Montoni.

VIVALDI.

Perdre Montoni ! est-il possible ?

ORSINO.

Oui. Depuis long-temps je ne vous le cache pas, je nourris contre lui une haine secrette ; l'espoir de rentrer en grâce avec le Sénat, m'a déterminé à seconder les projets du Gouvernement.

VIVALDI.

L'apparence m'a bien trompé ! Je vous ai toujours cru son ami...

ORSINO.

Moi son ami ! Je le fus autrefois... mais aujourd'hui je n'aspire qu'à me venger, qu'à tromper son ambition. Montoni ne voit dans moi que le premier instrument de sa grandeur à venir : il sera trompé dans son attente. Il saura qu'on ne m'avilit qu'autant que la vengeance est tout-à-fait hors de mon pouvoir ; enfin il saura, peut-être aujourd'hui même, ce que peuvent la haine et le courage d'Orsino.

VIVALDI.

Et quels sont les moyens que vous vous êtes promis d'employer contre le Duc ?

ORSINO.

Les voici. Je ne dois rien vous cacher, puisque je suis certain que les mêmes intérêts nous lient. —Le comte Udolphe, par ordre du Sénat, doit marcher cette nuit contre le château ; vous savez que j'ai amené ce matin beaucoup de recrues : eh bien ! la plus grande partie est composée des soldats du comte Udolphe. Montoni les emploira sans doute à défendre quelque ouvrage de fortification ; ces soldats qui nous sont dévoués, loin de combattre, seconderont

les projets des assiégeans et les introduiront dans la citadelle.

VIVALDI.

Ce plan sera probablement dérangé par la prudence de Montoni; il ne confiera point à des recrues un poste important : peut-être les divisera-t-il parmi ses troupes, et les mettra, par ce moyen, dans l'impossibilité d'agir.

ORSINO.

Si ce projet ne réussit pas, il me reste une autre ressource.

VIVALDI.

Quelle est-elle?

ORSINO.

J'ai promis au Sénat de lui livrer Montoni mort ou vif; j'ai la certitude et les moyens d'accomplir ma promesse. — le chef une fois mort, aidé de mon parti, il me sera facile d'intimider la garnison, qui, séduite par l'espoir du pardon ou de quelque récompense, se rendra à ma discrétion.

VIVALDI, *à part.*

Le scélérat! il me force de m'intéresser au plus coupable des hommes.

ORSINO.

Je puis compter sur vous dans cette grande entreprise!

VIVALDI.

S'il ne faut que combattre pour vous servir, comptez sur moi; mais souvenez-vous que je ne vous promets que mon bras et mon courage.

(*Montoni paraît sur les remparts, suivi de plusieurs officiers.*)

ORSINO.

Je crois voir le Duc sur les remparts. — Il donne sans doute quelques ordres, je vais le trouver. — Il faut user de politique.

(*Orsino va au-devant de Montoni.*)

VIVALDI.

Le perfide va le flatter : quel homme que cet Orsino! sa vue me gêne. — L'aspect d'un traître, même lorsqu'il sert la bonne cause, est toujours pénible pour l'honnête homme.

SCÈNE IV.

MONTONI, *sa Suite*, LES PRECEDENS.

(*On pose deux sentinelles, l'une sur le rempart et l'autre au bas.*)

MONTONI.

Que l'on recommande aux sentinelles la plus grande vigilance. — N'est-ce pas vous, Vivaldi, que j'ai commandé pour sortir cette nuit?

VIVALDI.

Oui, monsieur le Duc.

MONTONI.

J'aurais presque envie de nommer un autre officier à votre place. — Nouvellement entré parmi nous, vous ne connaissez pas assez les chemins détournés et les bois que vous devez parcourir. — Les mouvemens de l'ennemi pourraient échapper à vos regards.

VIVALDI.

(*A part.*) Quel contre-temps! — Vous pouvez vous fier à moi du soin de remplir vos intentions. Nul n'y mettra plus de zèle et de courage. — Si le hasard me fait rencontrer l'ennemi, ne m'ôtez pas les moyens de me distinguer en combattant pour vous.

MONTONI.

Je suis reconnaissant de votre zèle, Vivaldi; et mon dessein, en vous retenant près de moi, fut de vous en récompenser. — Je désirais vous faire assister à la cérémonie de mon mariage. Un cavalier de votre mérite eût rendu nos fêtes plus brillantes. Je vous aurais procuré l'avantage de déployer votre adresse, en rompant une lance avec vous en l'honneur de la Duchesse.

VIVALDI.

De quelque plaisir que je me prive en n'étant pas le témoin de votre bonheur, si j'ai celui de battre vos ennemis, je me croirai plus digne de l'honneur que vous m'offrez. — Laissez-moi partir, je vous prie.

MONTONI.

Puisque vous le desirez absolument, j'y consens. — J'ai d'autres instructions à vous donner; mais, comme je suis maintenant occupé à visiter les postes, je n'aurais pas le

temps de vous entretenir à ce sujet; suivez-moi, nous causerons en route.

(*Ils sortent tous. — Il ne reste sur le théâtre que les deux sentinelles qu'on a posées pendant cette scène.*)

SCÈNE V.

SPALATRO, BERTRAND.

SPALATRO.

Bertrand! n'est-ce pas le comte Orsino que j'ai vu avec le Duc?

BERTRAND, *d'un ton de mauvaise humeur.*

Oui.

SPALATRO.

Il est donc revenu de Venise?

BERTRAND.

Tu le vois bien.

SPALATRO.

Es-tu lié avec ce Seigneur?

BERTRAND.

Non.

SPALATRO.

Oui, non. — Tu réponds toujours de mauvaise humeur.

BERTRAND.

C'est ma manière.

SPALATRO.

Il faudrait en avoir une autre.

BERTRAND.

Il ne me plaît pas.

SPALATRO.

Quelle réponse! — Sais-tu que tu n'es point aimable, Bertrand?

BERTRAND.

Je suis comme je suis.

SPALATRO.

Cela vient de la mauvaise éducation que tu as reçue. — Dans ta jeunesse, tes parens t'ont passé ta brusquerie, et maintenant que tu es grand garçon, que tu vis dans une société honnête, tu passeras aux yeux des gens bien élevés pour un homme qui ne sait pas vivre.

BERTRAND.

Que m'importe ton opinion et celle des autres? Je sais comme j'agis, et cela me suffit.

SPALATRO.

Oh! je sais que tu n'agis pas mal. -- Parmi tes camarades tu as la réputation d'être un brave garçon, et si Monseigneur t'a donné sa confiance, c'est que tu lui as rendu de très-grands services.

BERTRAND, *vivement.*

Qui t'a dit cela?

SPALATRO.

C'est connu de tout le monde. --- On prétend que tu sais très-bien ce qu'est devenue Laurentina : aussi tu jouis de la protection du maître et d'une certaine considération parmi nous. C'est pour cela, Bertrand, que lorsqu'on se trouve dans une passe à faire sa fortune, il ne faut pas négliger de se rendre agréable aux autres, et de prendre ce ton de politesse qui distingue un homme bien né d'avec un malotru.

BERTRAND.

Ces manières-là ne me conviennent pas. A commencer par toi, tant de misérables les affectent, qu'ils m'en ont dégoûté pour toujours.

SPALATRO.

Eh bien! tu ne t'aperçois pas que tu me dis une injure? Qu'on est malheureux d'être grossier! —

BERTRAND.

Et bavard. —Tais-toi. Je ne veux plus te répondre.

SPALATRO.

Soit. — Je ne te parlerai plus. (*après un silence.*) Il est désagréable ce Bertrand. — J'ai toujours le malheur de me trouver en faction avec lui; il ne parle non plus qu'une souche, et sa physionomie est aussi triste.... que la chapelle du château. — A présent je suis fâché d'avoir voulu lui donner des leçons de politesse, c'est cela qui l'a piqué; il faut tâcher de nous raccommoder. — Bertrand! (*Bertrand se promène sans lui répondre.*) Il ne me répond pas. Me voilà réduit à faire la conversation tout seul; je n'aime pas ça. La nuit est noire; malgré moi je pense à l'esprit qui vient, dit-on, toutes les nuits sur les remparts.... Chantons, cela distrait.

(*Il chante.*)

Un jour, un bon Roi chrétien,
De la foi le vrai soutien,
Prit en main sa longue épée
Du plus fin acier trempée,
Et dit à ses Paladins :
Le plus beau zèle m'enflamme ;
Je veux, pour sauver mon âme,
Occir tous les Sarasins,
Ou les rendre capucins.

Tous ses barons vaillamment,
Pour montrer leur dévouement,
Prennent tous la hallebarde,
Afin de monter la garde
Au pays des Sarasins.
Chacun sent qu'il se hasarde ;
Et prudent, remet en garde
Sa femme à de bons voisins,
Et son or aux Capucins.

Ce Bertrand ne me fait seulement pas un compliment sur la beauté de ma voix : ayez des talens....

SCÈNE VI.

ANNA, ELEONORE *paraissant à une croisée dans la tour du nord.*

ANNA.

Non, Mademoiselle, il n'est pas encore l'heure.

ÉLÉONORE.

Je suis dans une impatience, dans une crainte... Quels sont ces deux hommes qui sont sur les remparts ? ils ont des physionomies bien sinistres.

ANNA.

Parlez bas. Ce sont les deux favoris du Duc.—Tenez, celui qui se promène, c'est Bertrand ; celui qui, dit-on, a tranché les jours....

ÉLÉONORE.

Ah ! le monstre !

ANNA.

Sa voix seule fait trembler. L'autre est plus honnête homme ; et la preuve, c'est qu'il ne me rencontre pas une seule fois dans les corridors, sans me faire des politesses.

SPALATRO *plus avancé sur la scène.*

Voilà sans doute cette jeune dame que M. le Duc doit

épouser. — Engageons la conversation avec mademoiselle Anna... Elle est jolie au moins, et si.... Votre serviteur, mademoiselle Anna! — Vous prenez le frais avec madame, à ce qu'il me paraît?

ANNA.

Oui, monsieur Spalatro?

ÉLÉONORE.

Dix heures ne sonnent point?

SPALATRO.

Si vous montiez au Belvedère, vous y respireriez un air plus frais. — C'est un endroit charmant.

ANNA.

Où est-il situé ce belvedère.

SPALATRO.

Sur la grande tour du midi. — De ce côté — Il domine toutes les montagnes qui nous environnent. De là, on découvre une vue magnifique. Je crois que M. le Duc y va souper ce soir avec son ami le comte Orsino.

ÉLÉONORE.

Cela secondera notre fuite.

BERTRAND *s'arrêtant pour parler à Spalatro.*

Spalatro! tu me parlais tout-à-l'heure du comte Orsino? Le connais-tu bien?

SPALATRO.

Ah! Monsieur veut renouer la conversation?

BERTRAND, *brusquement.*

Ne me réponds pas, si cela te dérange!

SAALATRO.

Non, Monsieur, je veux vous montrer que je ne suis pas rancuneux et boudeur comme vous. — Apprenez que le comte Orsino est l'homme le plus libéral, le plus généreux de l'Italie. Un de mes amis eut l'avantage de lui rendre un service très-important, et il l'en a parfaitement récompensé.

ÉLÉONORE *à Anna.*

Il est donc possible de trouver ici un homme qui ait quelques vertus!

BERTRAND.

Et quelle espèce de service lui rendit ton ami?

SPALATRO.

Oh! c'est toute une histoire. — Le comte avait eu une intrigue amoureuse avec une certaine dame de Florence. Le mari ne prit pas bien les choses, il y eut de l'éclat; et pour apprendre à vivre à cet époux incommode, on vous l'expédia à la mode du pays. — C'est le plus beau coup de poignard qui ait été donné dans toute l'Italie. — Aussi au retour de l'expédition, le Comte me dit en me frappant sur l'épaule : C'est bien, *Spalatro.*

ÉLÉONORE.

Spalatro! — Le misérable.

SPALATRO *un peu interdit.*

Est-ce que j'ai dit Spalatro?

BERTRAND, *brusquement.*

Eh! oui, tu l'as dit.

SPALATRO.

Au surplus, cela se peut bien; c'est que mon camarade s'appelait comme moi.

ÉLÉONORE.

Retirons-nous. — L'aspect de ces gens-là me fait frémir d'horreur! Quel doit être Montoni, si ce sont-là ses vils agens?

(*Elles rentrent dans l'appartement.*)

SCÈNE VII.

SPALATRO, BERTRAND.

SPALATRO.

Ah! ces Dames se sont retirées? tant pis!

BERTRAND.

N'est-ce pas cette jeune Dame que le Duc doit épouser demain?

SPALATRO.

Oui. — Elle est jolie. Oh! Monseigneur entend bien les affaires; mais il aura de la besogne s'il épouse toutes les jeunes filles qu'il rencontrera sur les routes, et s'il les fait ensuite disparaître aussi secrètement que Laurentina. En tout cas, cela te regarde, toi.

BERTRAND.

Spalatro! la première fois que tu t'aviseras de tenir de

pareils propos, je te perce de ma lance, je t'assomme de ma hache, et je te jette dans le fossé.

SPALATRO.

Ce n'est pas honnête ce que tu me dis-là. Tu te fâches toujours pour de simples plaisanteries.

BERTRAND.

Laissons cela. — Ne me parle plus.

SPALATRO.

Allons, le voilà qui boude encore une fois ; heureusement dix heures sonnent, je n'ai plus qu'une heure de faction. — Je n'aime pas du tout ce poste-ci. Depuis que Pédroni a vu le fantôme ; je n'y passe pas sans frayeur, surtout la nuit. — C'est que la nuit on pense à tant de choses ; et si par malheur il vous est arrivé dans la vie quelque accident, la conscience vous offre des objets....

SCÈNE VIII.

ELEONORE, ANNA, LES PRÉCÉDENS.

ÉLÉONORE *descendant le petit escalier du rempart.*

Ne faisons pas de bruit, la nuit nous favorise.

ANNA.

Nous voici, je crois, au bas de la tour.

SPALATRO.

J'ai cru entendre du bruit. Ce diable de fantôme ne me sort pas de la tête.

ÉLÉONORE.

Restons dans cet endroit, nous ne craignons pas d'être vues des sentinelles.

ANNA.

Il est dix heures sonnées ; j'espère qu'ils ne tarderont pas. C'est que.... je n'ai pas de peur puisque je suis avec vous ; mais si nous avions votre frère, ou mon Ludovico, je serais beaucoup plus courageuse.

SPALATRO.

Quelle obscurité ! Bertrand est bien heureux, il ne craint pas les esprits, et moi je.... tremble de toutes mes forces. — Reprenons courage ; achevons notre chanson... d'une voix assurée...

Il chante en tremblant.

Les barons tout déconfits
Reviennent dans le pays,
Et déjà ces bonnes âmes
Croyaient r'avoir biens et femmes;
Mais leurs projets furent vains:
On leur répond en justice,
Qu'ils ont fait le sacrifice
De leur or aux Capucins,
Et des femmes aux voisins.

Il tremble plus fort au dernier vers.

Eh bien... me trompé-je ?... Je vois... Bert... Bertrand! ne vois-tu pas là-bas... sur le rempart... quelque chose de blanc... qui passe très-vite ?...

BERTRAND.

Non, je ne vois rien.

SPALATRO, *plus effrayé.*

Tiens, regarde : oh! c'est le fantôme! il détourne la tour du Midi, il disparaît... il revient... Mon Dieu, ayez pitié de moi...

ANNA, *effrayée.*

Que parle-t-on de fantôme ?...

SPALATRO.

Donnons l'alarme. (*Il donne dans sa corne.*)

BERTRAND.

Eh bien! tais-toi donc! te tairas-tu ?

ÉLÉONORE.

Que signifie ce bruit ?

(*Spalatro toujours tremblant, continue de donner dans sa corne.*)

BERTRAND.

Spalatro! poltron, pourquoi donner l'alerte ?

SPALATRO.

Ah! miséricorde! le voilà!

(*Il paraît une femme vêtue d'une robe blanche, qui a l'air de vouloir passer du côté de Spalatro.*)

Oh! ne me faites pas de mal. (*Spalatro se jette à genoux.*) Saint-Martin, mon Patron! si j'en reviens, je promets d'aller en neuvaine à la Sancta Casa.

(*Le fantôme ne pouvant passer du côté de Spalatro, revient du côté de la tour du Nord, passe auprès d'Anna et d'Eléonore. Anna fait un cri. Spalatro tombe par terre; le fantôme se détourne vivement, s'enfuit, remonte le*

rempart, s'arrête un instant devant Bertrand qui demeure tranquille, et continue sa route d'une marche très-rapide et très-légère.)

ÉLÉONORE.

Est-ce une illusion? j'ai cru voir.... non cela est impossible! Anna! ma chère Anna! Elle ne m'entend plus....

BERTRAND.

Il me semble entendre parler? Qui vive! qui vive! — On ne répond pas!

ÉLÉONORE.

Nous sommes perdues!

BERTRAND.

Spalatro! — (*Il appelle.*) Vois donc! quelqu'un est auprès de la tour. Spalatro! — Il est donc mort.... Que deviendra tout ceci?

SCÈNE IX.

VIVALDI, LUDOVICO, LES PRÉCÉDENS.

VIVALDI.

Nous voici! — Allons, Eléonore, nous n'avons pas un moment à perdre... les chevaux sont prêts...

ÉLÉONORE *lui montrant Anna.*

Oh! mon frère! vous voyez....

LUDOVICO *effrayé.*

Ma chère Anna! qu'est-il donc arrivé?

ANNA *revenant à elle.*

Ah! c'est Ludovico!

VIVALDI.

Ne perdons pas le temps.

ANNA.

Et ce fantôme? Ah! dieux! je suis encore toute troublée...

VIVALDI.

Quel fantôme?

ÉLÉONORE.

Elle croit avoir vu.... Moi-même il m'a semblé...

LUDOVICO.

Tout est découvert! Montoni, suivi de tous ses officiers, marche vers nous, nous ne pouvons l'éviter.

VIVALDI.

Restons près de la tour. — S'il ne s'arrête pas, nous pourrons nous soustraire à ses regards.

(*Jour.*)

SCÈNE X.

MONTONI, SES OFFICIERS, LES PRÉCÉDENS.

(*Ils arrivent avec des flambeaux.*)

MONTONI.

Quelle est donc cette alerte? Qu'on relève les sentinelles et qu'on les fasse venir devant moi.

LE 1er. OFFICIER.

C'est sans doute une fausse alarme.

MONTONI *reconnaissant Eléonore.*

Que vois-je? me trompé-je? — Vous, ici? à cette heure, sous ce déguisement.... vous vouliez fuir. Quel est l'insolent!... Serait-ce toi, Vivaldi, qui aurais osé?...

VIVALDI.

C'est moi-même.

MONTONI *mettant l'épée à la main.*

Ah! traitre! tu vas payer de ta vie ton insolence et ta témérité.

ÉLÉONORE *se jetant au-devant de Montoni.*

O mon frère!

ORSINO.

Son frère!

MONTONI *avançant sur Vivaldi.*

C'est une imposture!

VIVALDI.

Non, je suis son frère; et voilà mes titres pour la venger et punir l'affront que tu fais à ma famille.

ORSINO *à Montoni.*

Duc, que la prudence vous guide : c'est le frère de celle que vous aimez; songez que ce n'est pas un moyen de lui plaire...

MONTONI.

Eh bien! différons son châtiment. — J'y consens. — Mais dites-moi, Vivaldi, quel est cet affront dont vous vous

plaignez? — Ce n'est pas, je le crois, en offrant ma main à votre sœur que je puis avilir votre famille. — Mon sang. —

VIVALDI.

Vous l'avez déshonoré.

MONTONI.

Mes biens...

VIVALDI.

Sont mal acquis.

MONTONI.

Mon pouvoir...

VIVALDI.

Est usurpé. — Et quel que soit cet étalage fastueux, il ne m'éblouit pas. — Je ne consentirai jamais à cet hymen horrible. — Non, ma sœur, cette femme estimable ne deviendra jamais l'épouse d'un chef de brigands.

TOUS LES OFFICIERS *faisant un mouvement.*

De brigands!

MONTONI.

Arrêtez.

LE 1er. OFFICIER.

C'est un traître, nous demandons sa mort.

VIVALDI.

J'y suis résigné; puisque j'ose vous dire la vérité.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) Comment le sauver! — (*Haut.*) M. le Duc, au nom de l'intérêt, j'ose dire de l'amour...

MONTONI *à Éléonore.*

Je vous entends.

LE 2e. OEFICIER.

Duc, point de grace!

LE 3e. OFFICIER.

Il y va de notre sûreté.

LE 1er. OFFICIER.

Nous demandons sa mort.

MONTONI, *sévèrement.*

Point de conseils, je sais ce que je dois faire. — (*Aux Officiers.*) Conduisez-le dans les prisons du château, vous m'en répondrez. — Qu'il éprouve le même traitement que les prisonniers de guerre; mais surtout souvenez-vous que je

suis seul l'arbitre de son sort, et que le premier de vous qui outre-passera mes ordres, risquera de payer de sa tête sa désobéissance et sa témérité.

(*Des soldats armés se présentent pour emmener Vivaldi.*)

VIVALDI.

Adieu, ma sœur!—Il faut nous séparer.—Que je redoute pour toi le sort de la malheureuse Laurentina!

MONTONI, *agité d'une espèce de convulsion.*

Laurentina!—Laurentina!—Et lui aussi!—Qu'on l'emmène et qu'on exécute mes ordres.

(*Vivaldi sort avec des soldats.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, *hors Vivaldi et une partie des Officiers.*

MONTONI.

Vous, Mâdame, vous voyez où l'imprudence de Vivaldi l'a conduit; il m'a outragé, il a outragé mes Officiers; et je crains, je vous l'avoue, qu'ils ne me forcent à le punir comme un traître.

ÉLÉONORE.

Ah! monsieur le Duc, employez tout votre pouvoir...

MONTONI.

En m'assurant de sa personne, j'ai différé leur vengeance; songez qu'il n'est qu'un seul moyen de la prévenir tout-à-fait. Que Vivaldi devienne mon frère, et je les forcerai bien à le respecter. —De vous dépend sa vie ou son trépas.

ÉLÉONORE.

O ciel!

MONTONI.

Vous savez que l'on prépare la fête de notre hymen; elle commence cette nuit même. — Je donne ce soir un banquet à tous mes Officiers; j'ai compté sur vous pour en faire les honneurs.

ÉLÉONORE.

Sur moi! Monseigneur?...

MONTONI.

Sur vous. — Je vous présenterai à toute la Noblesse comme sa future Souveraine. Si vous voulez sauver Vivaldi, la prudence doit vous engager à traiter mes Officiers avec égard.

ÉLÉONORE, *à part.*

O mon frère ! quel sacrifice ne dois-tu pas exiger de moi !

MONTONI.

L'heure s'avance. — Rentrez dans votre appartement. A minuit nous nous mettrons à table. Dégagés de tous soins guerriers, rassemblés dans le Belvedère, dans ce lieu de délices, nous attendrons parmi les chants de la joie, le jour qui doit couronner mon amour, fixer votre sort et vous rendre votre frère. — Allez.

ÉLÉONORE.

Pourrai-je sans mourir passer cette nuit cruelle ?

MONTONI, *à Ludovico.*

Ludovico, vous accompagnerez Madame. — Vous étiez ici, je crois, lorsque j'ai surpris Vivaldi?... — Il ne me convient pas de pénétrer maintenant ce mystère ; votre bassesse me fait pitié. Songez seulement que si vous êtes coupable, votre faute n'est pas oubliée ; et que votre conduite future déterminera le parti que je dois prendre à votre égard. — Suivez Madame.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, *hors Ludovico, Éléonore et Anna.*

MONTONI *à ses Officiers.*

A-t-on fait relever ces sentinelles ? On sait sans doute le motif de l'alerte.

LE 1er. OFFICIER.

La peur seule de Spalatro a causé ce désordre. — Ce pauvre diable a cru voir un fantôme ; nous l'avons trouvé sur la place, presque sans sentiment.

MONTONI.

Un fantôme ! — Ce Spalatro, le sot! qu'on le fasse venir ainsi que Bertrand.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, *hors le* 1er. *Officier.*

MONTONI.

J'entendrai donc toujours parler de fantôme, de musique céleste, de voix souterraine? Si je pouvais connaître l'auteur

secret de tous ces bruits ridicules, il paierait cher la frayeur qu'il fait éprouver à mes soldats.

SCÈNE XIV.

SPALATRO, BERTRAND, LES PRÉCÉDENS.

MONTONI, *à Spalatro.*

C'est donc toi, Spalatro, qui, par tes sottes visions, donnes l'alarme à tout le château?

SPALATRO.

Monsieur le Duc, je suis bien fâché de vous avoir dérangé; mais ce n'est pas une vision, en vérité, foi d'honnête garçon! je l'ai vu comme je vous vois.

BERTRAND.

Ecoutez-vous ce poltron? qu'il aille conter ses histoires aux nourrices et aux petits garçons; au moins il aura fait peur à quelqu'un pendant sa vie.

SPALATRO.

Il faut être bien obstiné pour me soutenir que je n'ai rien vu.

BERTRAND.

Non! non! tu n'as rien vu.

SPALATRO.

Oh! c'est trop fort aussi! Dût-on m'écraser tout-à-l'heure, on ne m'empêchera pas de dire, qu'il a paru devant moi une grande femme blanche...

MONTONI, *un peu troublé.*

Une femme!

BERTRAND.

J'aurais honte de dire tant de sottises.

SPALATRO.

Parbleu! Bertrand, tu es bien entêté. — Comment ce fantôme n'a pas paru tout-à-coup? — Comment tu n'as pas voulu m'empêcher de donner l'alerte? Tu ne m'as pas crié: — « Tais-toi donc Spalatro! » — Te tairas-tu!

MONTONI.

(*A part.*) Bertrand ne voulait pas.... Qu'est-ce que cela signifie?

BERTRAND.

Tu es un menteur, Tout cela n'est pas vrai.

SPALATRO *en colère.*

Je te dis que c'est vrai! Et c'est toi qui en imposes. — Tiens, Bertrand, il y a quelque chose là-dessous. — Tu as un commerce secret avec le diable, je le gagerais. Je t'ai vu faire des politesses au revenant...

BERTRAND *en colère.*

Ne me dis pas cela, car la patience pourrait m'échapper...

SPALATRO *plus en colère.*

Oh! je ne te crains pas, et si...

MONTONI, *sévèrement.*

Paix! — Spalatro, je te pardonne pour cette fois; mais à l'avenir si je t'entends encore me parler de fantôme, je te fais pendre sur-le-champ aux crénaux de cette tour.

BERTRAND.

C'est ça.

SPALATRO.

Il est permis de ne pas aimer la société des esprits.

MOMTONI, *réfléchissant.*

(*A part.*) Spalatro paraît de bonne foi. — L'autre, au contraire... — Que chacun retourne à son devoir. Bertrand, dans un quart d'heure vous viendrez me trouver au Belvedère, j'ai quelque chose à vous dire. — Vous, mes braves amis, faites une visite sur les remparts; voyez si tout est tranquille, et vous reviendrez ensuite partager mes plaisirs.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(*Le théâtre représente l'intérieur du Belvedère. — Il faut qu'on puisse voir, les croisées étant ouvertes, la cime des Apennins éclairée par la lune, et les aprêts d'un grand festin.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

MONTONI, *seul.*

Spalatro soutient l'avoir vue... Bertrand soutient le contraire. — Oui, je commence à découvrir le but de cette intrigue. — On veut, par ces apparitions prétendues, arra-

cher à ma faiblesse un aveu dont dépend mon existence et ma fortune. Mes ennemis ne réussiront pas, l'enfer sortirait de ses gouffres profonds, Laurentina elle-même viendrait au grand jour m'accuser.... Pourquoi tombai-je dans ces idées bizarres? — Comment se peut-il pourtant que Bertrand, qui m'a toujours servi si fidèlement, puisse seconder ce perfide stratagème? Peut-être a-t-il éprouvé des remords; peut-être l'espoir d'une récompense, d'un pardon, l'a-t-il déterminé à révéler notre terrible secret. — Cependant il fut l'exécuteur de mes ordres, il m'a donné des preuves convaincantes de son obéissance : quel pardon peut-il espérer? — Il va venir; employons la ruse et lisons dans son âme... Si j'aperçois l'apparence du remords, il n'en faut plus douter, il est de concert avec les traîtres qui veulent, en effrayant mes soldats, me réduire à la solitude, et triompher de moi par la crainte puérile des esprits. — Ah! pourquoi ce spectre si redoutable ne paraît-il pas devant moi? d'un seul coup j'aurais bientôt détruit tout le merveilleux et découvert l'imposture.

SCÈNE II.

MONTONI, BERTRAND.

MONTONI.

Ah! c'est Bertrand!

BERTRAND, *d'un ton d'humeur.*

Que me voulez-vous?

MONTONI.

Tu conserves donc toujours ce ton brusque et sombre?...

BERTRAND.

Mon ton ne fait rien à l'affaire. — J'attends vos ordres.

MONTONI *avec un attendrissement faux qu'il conserve une partie de cette scène.*

Ah! mon cher Bertrand! je ne t'ai demandé un entretien secret que pour épancher mes peines dans ton sein.

BERTRAND *cherchant à le pénétrer.*

Vos peines! et quelles sont donc vos peines? Tout va le mieux du monde pour vous. Votre fortune et votre puissance s'accroissent tous les jours. Rien ne vous contrarie maintenant; vous n'entendez plus la voix d'une épouse...

MONTONI.

Que me dis-tu ?

BERTRAND.

Ce qui doit vous faire plaisir. — Cette femme-là ne vous convenait pas ; elle ne savait pas se mettre au niveau de vos grands projets. Vous avez trouvé le moyen de la réduire au silence. Je vous ai servi dans cette grande entreprise ; vous possédez toutes ses richesses, et vous jouissez maintenant en paix du fruit de nos for.... travaux.

MONTONI, *dont l'impatience s'était fait remarquer tandis que Bertrand parlait, reprend tout à coup un ton pathétique.*

Je jouis en paix ! ah ! quelle est ton erreur ? Peut-on jouir en paix lorsqu'on est aussi coupable ? Laurentina me poursuit partout. Je la vois telle que je l'ai vue au jour de notre hymen, belle, tendre, vertueuse.

BERTRAND, *d'un ton dégagé.*

Il est vrai que peu de femmes lui ressemblaient. — Mais que voulez-vous ? elle n'est plus, et ce sont des regrets superflus.

MONTONI, *plus vivement.*

Dans le silence de la nuit, son image ne me quitte pas un instant, je cours me cacher dans les sombres détours de cette forteresse ; mais c'est en vain, je ne puis effacer Laurentina de ma pensée ; elle me poursuit partout.

BERTRAND, *indécis.*

Votre cœur éprouve donc des remords ? vous vous reprochez la mort de Laurentina ?...

MONTONI.

(*A part.*) S'attendrirait-il ? (*Haut, avec une fausse sensibilité.*) Ah ! mon ami ! au milieu de mes succès, favorisé par la fortune, comblé de biens de toute espèce, je suis le mortel le plus infortuné.

BERTRAND.

Vous désireriez donc que votre épouse existât encore ?...

MONTONI *du même ton.*

Au prix de tous les avantages que je possède, au prix de mon existence même. — Ah ! pourquoi t'ai-je donné cet ordre cruel ? pourquoi l'as-tu exécuté avec tant de promptitude ? Sans toi, je ne serais pas déchiré par les remords ;

sans toi, je posséderais encore la femme estimable, qu'hélas je vais pleurer toute ma vie!

BERTRAND *s'attendrissant.*

Sans doute, elle était bien estimable; sans doute, vous devez....

MONTONI *voyant l'attendrissement de Bertrand, lui dit avec fureur.*

Tu pleures, je crois?

BERTRAND, *après l'avoir fixé un moment.*

Moi! non, je ne pleure pas. — Mais que signifie de votre part ce repentir tardif? je vous croyais un autre caractère, je vous croyais un homme enfin. Est-ce pour déchirer ma conscience, que vous m'avez fait venir ici? — Laurentina est morte, vous m'avez ordonné de....

MONTONI *effrayé.*

Parle plus bas!

BERTRAND.

J'ai exécuté vos ordres; et maintenant vous venez par des plaintes inutiles...

MONTONI.

(*A part.*) Il n'a pas de remords. — (*Haut, avec finesse.*) Mais dis-moi, Bertrand, que penses-tu de ce fantôme?

BERTRAND.

Comment pouvez-vous croire aux sottises d'un Spalatro?

MONTONI.

Je ne crois qu'à la ruse, à l'intrigue et à la perfidie des hommes. — Ne soupçonnerais-tu pas que le comte Udolphe, oncle de Laurentina et son héritier, ne fût, appuyé par quelque traître, l'auteur de cette grossière fourberie?

BERTRAND.

Bon, je crois que le hasard a seul produit cet événement. Un poltron aura dit qu'il a vu des esprits, et la multitude aura donné du crédit à cette histoire. — Je parie que Spalatro a pris pour le fantôme, votre Eléonore qui cherchait à s'enfuir.

MONTONI *réfléchissant.*

Cela paraît assez vraisemblable.

BERTRAND *voulant s'éloigner.*

Vous n'avez plus rien à me dire?

MONTONI.

Attends; j'ai quelques ordres à te donner. Je vais me marier, tu le sais; le frère d'Eléonore est dans les prisons du château, cours le trouver. Mêle-toi parmi les prisonniers, fais-le parler. Ce que tu m'en diras déterminera ma conduite à son égard. Tu m'entends.

BERTRAND.

Il suffit. Je vais vous obéir.

MONTONI.

Adieu, Bertrand. Sers-moi toujours fidèlement, et compte sur ma reconnaissance.

SCÈNE III.

MONTONI *seul.*

Oui, compte sur ma reconnaissance, tant que j'aurai besoin de toi; mais après... Rien n'est plus cruel que d'avoir toujours sous les yeux ces instrumens méprisables de notre fortune. Sûrs de posséder le secret de leur maître, ils veulent prendre un empire sur sa personne... Jamais homme n'en aura sur moi; tout s'ensévelira dans les ténèbres.

SCÈNE IV.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI.

Que veux-tu, Spalatro?

SPALATRO.

Monseigneur, c'est une lettre qu'un berger des environs est venu remettre au guichet du château. Il dit que c'est un militaire qui l'a chargé de cette commission.

MONTONI.

Donne. — Vois, Spalatro, si tout est en ordre pour le banquet. (*Spalatro sort.*) Un militaire a remis cette lettre. — Lisons.

SCÈNE V.

MONTONI, *seul.*

« Montoni, tu fus autrefois mon ami, je t'estimais alors.

« Je sers maintenant parmi tes ennemis ; c'est assez te dire « que je te regarde comme un malhonnête homme ; tu as « abusé de ton génie et de ton nom pour violer toutes les « lois. Cependant je vois avec peine que tu vas être la vic- « time d'un autre scélérat. Orsino t'a trahi, t'a vendu au « Sénat, et s'il est rentré au château ; c'est dans le dessein « de te livrer mort ou vif à la rigueur des lois. — Tu ne dois « cet avis qu'à la haine que j'ai pour toute trahison ; aucune « espèce d'intérêt sur ton sort ne l'a dicté : je te hais et te « méprise ; mais je ne veux pas qu'on t'assassine. »

Le comte MARILLA.

Marilla ! brave homme ! je l'ai connu. Le style de cette lettre est un peu fort ; peut-être que dans toute autre circonstance... mais il sert à me donner aujourd'hui la certitude de la trahison qui existe contre moi. Misérable Orsino ! ton crime ne m'étonne point. — Spalatro ! (*Il appelle.*) Spalatro, lui seul pourra servir ma vengeance. (*Il parle bas à Spalatro qui entre.*)

SPALATRO.

Le comte Orsino ! cela suffit, Monseigneur.

MONTONI.

Ainsi demain ?...

SPALATRO.

Ce soir même.... vous m'entendez....

SCÈNE VI.

ORSINO, LES PRÉCÉDENS.

ORSINO.

Duc, je vous salue.

MONTONI *d'un air riant.*

Soyez le bien venu, mon cher Comte. Mon plus grand plaisir est de vous revoir.

ORSINO.

Je vous rends bien l'amitié que vous avez pour moi. — (*Apercevant Spalatro.*) Ah ! c'est toi, Spalatro ? Vous avez dans ce serviteur un garçon intelligent.

SPALATRO *lui faisant de grandes révérences.*

Vous avez bien de la bonté, monsieur le Comte.

MONTONI.

J'espère aussi tirer parti de son adresse et de son zèle à me servir.

ORSINO *souriant en regardant Spalatro.*

Oh ! vous pouvez vous confier à lui en toute sûreté ; je ne connais pas d'homme qui ait une conception plus vive, une exécution plus rapide...

SPALATRO.

Vous êtes certainement trop bon. — Je ne mérite pas... D'ailleurs, je parlais encore tou-à-l'heure de vous à Monseigneur.... de votre mutuelle amitié.... C'est une si belle chose que l'amitié !... En vérité, je....

MONTONI, *l'interrompant vivement.*

Spalatro, éloigne-toi.

SCÈNE VII.

ORSINO, MONTONI.

ORSINO.

C'est un homme d'une espèce singulière que ce Spalatro ?

MONTONI, *fièrement.*

Il me paraît que vous le connaissez, que vous savez ce qu'il vaut.

ORSINO.

Sa réputation est faite. — C'est un de ces hommes que la nécessité nous force quelquefois d'employer.

MONTONI.

Oui, de pareilles gens servent dans l'occasion.

ORSINO.

Il est bon d'en avoir auprès de soi.

MONTONI.

Quand on veut se délivrer d'un ennemi...

ORSINO.

Quand on n'ose pas en faire une justice éclatante...

MONTONI.

On prend de ces moyens cachés...

ORSINO.

Qui réussissent toujours.

MONTONI.

Il faut savoir tirer parti des circonstances, surtout ne pas perdre de temps.

ORSINO.

Vous avez raison, le temps est précieux. — De lui dépend souvent le succès de nos entreprises.

MONTONI.

J'espère bien aussi que mon activité me fera triompher de tous les obstacles.

ORSINO, *ironiquement.*

Il serait difficile de vous tromper.

MONTONI.

On peut le tenter; mais de la tentative à la réussite il y a quelque distance.

ORSINO.

Votre pénétration mettra toujours vos ennemis dans l'impossibilité de la franchir.

MONTONI.

J'y compte. — Le hasard me sert aussi parfois.

ORSINO.

Il trompe souvent. — Heureusement pour vous, parmi tous les guerriers qui suivent vos grands destins, vous n'avez pas à craindre d'y rencontrer des traîtres.

MONTONI.

Pardonnez-moi.

ORSINO, *surpris.*

Vous craignez des traîtres?

MONTONI.

Ils sont toujours à craindre.

ORSINO, *timidement.*

Les connaissez-vous?

MONTONI, *froidement.*

Oui, je les connais.

ORSINO.

Votre vengeance n'a pas encore...

MONTONI.

Toutes mes mesures sont prises.

ORSINO.

J'entends. Et de quelle façon ont-ils pu vous trahir?

MONTONI, *observant Orsino.*

Ils m'ont vendu secrètement à mes ennemis.

ORSINO, *un peu démonté.*

Cela est bien perfide !

MONTONI.

Vous sentez bien que puisque tout est découvert, leur trahison ne peut maintenant avoir aucun succès.

ORSINO.

Heureusement.... Et quel est le chef ?...

MONTONI, *souriant.*

Vous me demandez son nom ?

ORSINO.

J'ai quelque droit à votre confiance, notre ancienne amitié....

MONTONI, *d'un ton perfide.*

Dès que vous implorez ce nom sacré, je n'ai plus rien à vous refuser, mon cher Orsino.

ORSINO.

Qui plus que moi peut prendre part...

MONTONI.

A cette trahison ?

ORSINO, *très-embarrassé.*

Ce langage obscur devient outrageant pour un ami...

MONTONI.

En quoi peut-il vous outrager ? — Devez-vous vous croire l'objet de mes soupçons ?.... Votre conscience n'est-elle pas pure ?....

ORSINO.

Sans doute. Mais vous pourriez être trompé....

MONTONI.

Non, on ne m'a pas trompé. — J'ai des preuves certaines de la trahison...

ORSINO.

De qui ?...

MONTONI.

De Vivaldi.

ORSINO, *joyeux.*

Vivaldi. Vos soupçons sont fondés. (*A part.*) Je respire.

MONTONI.

(*A part.*) Le traître me croit sa dupe. (*Haut.*) Avez-vous pu croire un instant que Montoni, votre ami, ait pu vous déshonorer en vous mettant au rang des traîtres.

ORSINO.

Je ne l'ai pas cru. — Mais....

MONTONI.

Ne connais-je pas votre franchise?

ORSINO.

Elle ne se démentira jamais.

MONTONI.

Ne m'avez-vous pas donné cent preuves de votre bravoure, de votre loyauté?

ORSINO.

Je n'ai fait que mon devoir.

MONTONI.

N'avez-vous pas juré de partager mes destins, de mourir en me défendant?

ORSINO.

J'accomplirai mes sermens.

MONTONI.

Vous, me trahir! me préserve le ciel d'en avoir la pensée! — Si vous étiez capable d'une telle action, je vous regarderais comme le plus misérable, le plus lâche de tous les hommes. Je vous mettrais au-dessous des plus vils scélérats, des Spalatro.

ORSINO.

Ah! cessez cette comparaison.

MONTONI, *du ton le plus faux.*

Mais vous êtes mon ami, le plus fidèle de mes amis, et je puis me fier à vous.

ORSINO.

Je fais gloire de ce beau nom. Oui, je suis votre ami, à la vie et à la mort.

MONTONI *lui prenant la main avec une fureur qu'il ne peut déguiser.*

A la mort! souvenez-vous de votre promesse. (*Avec éclat.*) A la mort! je compte sur vous.

ORSINO.

Quelle chaleur!

MONTONI, *reprenant un ton riant.*

Mais l'heure s'avance, nos convives vont bientôt arriver, je cours chercher Eléonore. C'est à table, au milieu des chants de l'allégresse, que nous déciderons du sort de Vivaldi et des traîtres qui lui ressemblent. Adieu, mon ami, je suis à vous dans un moment.

SCÈNE VIII.

ORSINO, *seul.*

Montoni me trahit. — Il m'a serré la main avec trop d'amitié! — Orsino, prends garde à toi. Si le moindre soupçon éclairait ton ennemi... (*Il rencontre la lettre que Montoni avait mise dans son sein, et qui en est tombée pendant la scène précédente.*) Quel est ce papier? Ne négligeons rien... Le hasard souvent nous éclaire... (*Il lit.*) Que vois-je? O ciel! — Tout est connu. — Je ne m'étonne plus de toutes ses caresses; elles m'annoncent le sort qui m'est réservé. — Quel que soit son projet, devançons-le s'il est possible. Un instant de retard peut entraîner ma perte. Je tiens dans cette main l'arrêt de mon trépas, et je porte dans mon sein les moyens secrets, mais certains de me venger. — Qu'il expire ce soir même. Dans le trouble d'une fête, tout me sera facile. — O Montoni! le ciel seconde mes projets, puisqu'il me donne à-la-fois le pouvoir de me soustraire à ta haine et d'accomplir mes promesses.

SCÈNE IX.

PLUSIEURS OFFICIERS DE MONTONI.

ORSINO.

Ah! c'est vous, Messieurs!

LE 1er. OFFICIER.

Salut au comte Orsino.

LE 2e. OFFICIER.

Le seigneur Montoni n'est pas encore arrivé?

ORSINO.

Il ne va pas tarder. — Il est allé chercher sa nouvelle épouse.

LE 1er. OFFICIER.

On la dit très-belle cette Eléonore.

LE 2e. OFFICIER.

Je ne croyais pas que le Duc fût si facile à enflammer.

ORSINO.

Montoni a toujours été un homme très-galant.

LE 3e. OFFICIER.

Cela est d'autant plus singulier, que le genre de vie qu'il a embrassé, dément un peu sa courtoisie.

LE 1er. OFFICIER.

Mais comment le Duc se remarie-t-il? Il n'est pas certain que sa première épouse soit morte. — Elle peut avoir quitté le château....

LE 2e. OFFICIER.

O mon cher! le Duc en sait plus que vous là-dessus.

ORSINO.

Je ne vous conseille pas d'essayer à le deviner sur cet article.

LE 1er. OFFICIER.

Il est vrai qu'il n'aime pas qu'on lui parle de Laurentina.

LE 3e. OFFICIER.

Il a ses raisons pour cela. Nous, nous devrions avoir les nôtres pour ne pas nous mêler de ses affaires domestiques.

ORSINO.

Je suis de votre avis, cessons cet entretien. — Aussi bien j'aperçois le Duc et la belle Eléonore.

SCÈNE X.

ELEONORE, ANNA, MONTONI, LES PRÉCEDENS et d'autres Officiers.

MONTONI *conduisant Eléonore par la main.*

Vous me saurez gré, mes amis, de vous avoir réunis, et surtout de vous procurer le plaisir de souper avec Madame.

LE 1er. OFFICIER.

C'est le plus grand honneur pour nous.

ORSINO.

Duc, nous vous félicitons.

LE 2e. OFFICIER.

Madame seule était digne de porter l'illustre nom de Montoni.

ÉLÉONORE.

(*A part.*) O dieux!

MONTONI.

C'est demain l'heureux jour de mon hymen. Chevaliers, je n'ai pas besoin de vous dire que je compte sur vous pour la cérémonie. J'ai ordonné une fête guerrière, qui devra tout son éclat à votre adresse et à votre courage.

(*Pendant cette scène les domestiques ont mis le souper sur la table.*)

SCÈNE XI.

SPALATRO, LES PRECEDENS.

SPALATRO.

Monseigneur, vous êtes servi.

(*On approche la table sur le devant.*)

MONTONI, *faisant asseoir sa compagnie.*

Mettons-nous à table.

LE 1er. OFFICIER.

Quelle richesse! quelle magnificence!

ORSINO, *prenant la coupe de Montoni.*

Que cette coupe est admirable.

MONTONI.

C'est la mienne. — Il serait impossible d'en calculer le prix.

LE 2e. OFFICIER.

Je le crois.

MONTONI.

Je suis peut-être le seul en Europe qui possède un pareil trésor. (*A Eléonore.*) Permettez-moi de vous servir.

SPALATRO *sur l'avant-scène, à Anna.*

Parbleu! je ne suis pas malheureux de me trouver de service ici.

ANNA.

Vous êtes plus à votre aise que sur les remparts?

SPALATRO.

C'est vrai. — J'ai un secret à vous dire, mademoiselle Anna. — Mon maître épouse votre maîtresse; si vous vouliez, j'épouserais la suivante?

ANNA.

(*A part.*) O mon pauvre Ludovico !

MONTONI.

Qu'on nous verse à boire !

(*Spalatro et Anna vont promptement servir leurs maîtres.*)

LE 1^er^. OFFICIER.

De ma vie je n'ai vu de meilleur vin.

ORSINO.

Je crois le reconnaître. — Ce sont les Génois qui nous en ont fait présent. J'étais de l'expédition qui nous a procuré cette bonne capture.

MONTONI, *avec humeur.*

Buvez, Orsino. — Une autre fois vous nous compterez vos brillans exploits.

(*A ce ton brusque, Orsino fait un mouvement qui indique sa haine pour Montoni.*)

SPALATRO *qui a rejoint Anna sur l'avant-scène.*

Mademoiselle Anna, ne refusez pas ma main et mon cœur; je suis un excellent parti, je vous en avertis. — (*Bas.*) Je puis vous offrir en mariage deux cents ducats.

ANNA, *vivement.*

Le fruit de quelque rapine, sans doute? — Non, je ne veux point de vous.

(*Elle se retire auprès de sa maîtresse.*)

MONTONI.

Avouez, mes amis, qu'il était difficile de choisir un lieu plus agréable ?

LE 1^er^. OFFICIER.

Ce pavillon est charmant.

ORSINO.

On y respire l'air pur des Apennins.

MONTONI.

De quelque côté que l'on porte ses regards, on ne voit que des objets enchanteurs. (*Regardant tendrement Eléonore.*) Mais vous seule, Eléonore, promettez le bonheur.

ÉLÉONORE.

Je suis ici, et mon frère habite un cachot !

MONTONI.

Vous songez à votre frère, Madame; demain il sera libre; vous savez ce que je vous ai dit.

LE 1er. OFFICIER, *vivement.*

Il sera libre, monsieur le Duc? un traître!

MONTONI, *impérieusement.*

Oui, si telle est ma volonté.

LE 1er. OFFICIER.

La frayeur de Spalatro vous a rendu un grand service; sans cela Vivaldi vous enlevait Madame.

ORSINO.

Spalatro aura pris les fugitifs pour le revenant.

LE 1er. OFFICIER.

Non; il prétend avoir vu une grande femme vêtue de blanc.

LE 2e. OFFICIER.

Cette maudite histoire de la femme blanche a jeté la terreur dans la garnison. Tous nos gueriers n'osent plus la nuit être de garde sur les remparts.

MONTONI.

Vous verrez que je serai obligé de faire un exemple terrible du premier maraud qui viendra me parler de ce fantôme.

ORSINO.

Vous ferez très-bien; car cette histoire s'accrédite de jour en jour dans l'intérieur.

LE 2e. OFFICIER.

Cela est tellement vrai, qu'il existe à l'angle du petit rempart un siége en pierre, où l'on dit que le fantôme vient s'asseoir toutes les nuits.... — Croiriez-vous que personne n'ose approcher cette place de plus de cent pas?

MONTONI:

J'ignorais tout cela. — Je visiterai ce lieu redoutable et les lâches me suivront, j'en donne ma parole!

LE 2e. OFFICIER.

C'est-là, dit-on, que l'esprit fait entendre des chants plaintifs, que répètent les échos des rochers. — On prétend que cette musique a quelque chose de divin.

LE 1er. OFFICIER, *vivement.*

Oh! de divin. — Je n'ai jamais entendu de musique plus douce, plus mélodieuse....

MONTONI *fait un mouvement, et l'étonnement se répand parmi tous les convives.*

Que dites-vous donc? — Vous avez entendu....

LE 1er. OFFICIER

Oui, monsieur le Duc. Jusqu'à présent, dans la crainte d'augmenter les terreurs de vos soldats, je me suis gardé de le dire ; mais il est très-vrai, et je ne cherche point à interpréter la cause de ce phénomène, qu'une nuit, me promenant sur le petit rempart, j'entendis une voix touchante qui m'inspira même une certaine crainte mêlée de respect.

MONTONI.

Si je ne connaissais pas votre bravoure, je vous mettrais au rang de ces esprits superstitieux....

LE 1er. OFFICIER.

Pensez de moi ce qu'il vous plaira, j'y consens. Je ne me laisse pas aller facilement aux prestiges de l'imagination ; mais vous me permettrez de m'en rapporter au témoignage de mes sens.

MONTONI, *brusquement.*

Vos sens vous ont trompé, voilà tout. — C'est, je crois, la manière la plus honnête de vous excuser.

LE 1er OFFICIER, *avec fierté.*

Je n'ai pas besoin qu'on m'excuse, monsieur le Duc.

MONTONI.

Eh ! ne nous débitez plus de contes semblables. — Si j'en croyais tous ces amateurs du merveilleux, ils me persuaderaient bientôt que mon château n'est habité que par des lutins.

(*On entend un prélude sur la harpe.*)

LE 1er. OFFICIER.

Qu'entends-je ? la voilà cette harmonie divine, écoutez, monsieur le Duc, et jugez vous-même.

(*La voix se fait entendre. Tout le monde se lève et va pour mieux entendre près des croisées du Belvedère qui sont ouvertes.*)

LA VOIX.

Astre des nuits ! lumière bienfaisante !
Pour t'invoquer je quitte les tombeaux.
Las ! un perfide a trompé son amante ;
Un cœur ingrat a causé tous mes maux :
Astre des nuits, donne-moi le repos.

ÉLÉONORE.

Quel chant mélodieux !

MONTONI *prend un air pensif.*

Que cela veut-il dire ?

ORSINO, *à part.*

Cet instant de trouble peut me servir.

(*Il se rapproche de la table, tire de son sein du poison et cherche l'occasion de le jeter dans la coupe de Montoni.*)

LA VOIX.

Echos des monts, qui répétez mes plaintes,
D'un cœur navré secondez les desirs.
A ce méchant portez de justes craintes ;
Rappelez-lui de tristes souvenirs.
Echos des monts, troublez tous ses plaisirs.

ORSINO, *à la fin du couplet.*

(*A part.*) Profitons du moment: qu'il meure !

(*Il jette du poison dans la coupe.*)

ÉLÉONORE, *à part.*

Ce chant a troublé Montoni.

MONTONI, *rêvant.*

Cela passe mes idées.

(*Il s'assied dans une espèce de trouble ; tout le monde reste dans l'étonnement. Après un moment de silence, Orsino verse du vin à tous les Officiers et principalement à Montoni.*

ORSINO.

Quelle est donc cette consternation : ce silence ?... Duc, laissons-là cette musique nocturne à laquelle nous faisons trop d'attention, et buvons, morbleu !

MONTONI, *sortant de sa réverie.*

Oui, buvons, mes amis.

ORSINO.

Spalatro, du vin. (*Lui présentant sa coupe.*) Remplis cette coupe, que je boive à la santé du Duc et de sa belle future.

SPALATRO, *prenant la coupe d'Orsino.*

L'occasion est favorable.—Deux cents ducats, ou un cachot ! je n'ai pas à hésiter.

(*Il va dans l'un des côtés de l'appartement remplir la coupe d'Orsino. Il ne faut pas que le Public le voie.*)

MONTONI, *se parlant.*

Il y a là-dessous quelque supercherie. Je veux la connaître.

ORSINO.

Quoi ! vous pensez encore à cela ?

MONTONI, *à Spalatro qui apporte la coupe d'Orsino.*

Spalatro, descends dans l'intérieur du château : dis à l'officier de garde que je lui ordonne d'aller à l'angle droit du petit rempart, et d'examiner si personne ne s'y est caché. Cours vite, tu viendras aussitôt me rendre réponse.

SPALATRO *a présenté le vin à Orsino qui le prend, mais qui ne le boit pas tout de suite.*

Oui, Monseigneur.

Il sort.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, hors SPALATRO.

MONTONI.

Allons, mes amis, buvons. Je jure par le nom et par l'épée que je porte, que je découvrirai ce maudit chanteur.

LE 2.e OFFICIER.

C'est la voix d'une femme, monsieur le Duc.

LE 1.er OFFICIER.

On prétend même que c'est celle de Laurentina.

Montoni, qui était toujours un peu distrait, se lève furieux au nom de Laurentina.

MONTONI.

Qui a prononcé le nom de Laurentina? malheur à lui !...

ORSINO.

Pourquoi parler de tout cela? Buvons.

TOUS LES OFFICIERS *confusément et présensant leurs coupes à Orsino pour trinquer avec lui.*

Oui, oui, buvons.

(*Tous les Officiers boivent, excepté Montoni qui néanmoins tient sa coupe.*)

MONTONI, *d'un ton sombre et après que tous les autres ont bu.*

Eh bien ! buvons. (*Il porte la coupe à ses lèvres comme par distraction; mais tout-à-coup il s'arrête et fixe la liqueur avec une curiosité effroyable.*) Que vois-je? mon vin bouillonne ! je suis trahi !

ORSINO, *un peu déconcerté.*

Comment ! trahi?

MONTONI, *à tous ses officiers.*

Mes amis, sachez quelle est cette coupe; apprenez son

utilité. Ce vase d'argile, dénonciateur du crime, ne peut contenir aucun poison. — Le vin bouillonne, pétille ; s'il fait briser la coupe, on a voulu m'empoisonner.

TOUS.

O ciel !

MONTONI.

Elle éclate ! le crime est prouvé.

(*La coupe se brise.*)

ORSINO. (*Le trouble et l'effroi se sont peints sur le visage d'Orsino : aussitôt que la coupe est brisée, il s'écrie avec force :*)

Quel est le scélérat qui a osé commettre une action si noire ?

MONTONI, *lui prenant la main, et le fixant avec fureur.*

Rassurez-vous, mon ami, je le connaîtrai.

ORSINO, *cherchant à se rassurer.*

Que le plus affreux châtiment !...

MONTONI.

Fiez-vous à moi du soin de la vengeance. — Je connais la main criminelle qui en veut à ma vie.

LES OFFICIERS.

Que le coupable périsse à l'instant !

ÉLÉONORE, *à part.*

Quel spectacle ! le crime et la mort parmi les plaisirs.

MONTONI.

Ce n'est pas là l'instant d'en faire justice.

ORSINO.

Nous voyons le motif qui vous arrête. L'amour suspend votre colère : en effet, comment se venger de celle qu'on adore !

MONTONI.

Qu'est-ce à dire ?

ORSINO.

L'énigme n'est pas difficile à deviner. Vous épousez la sœur d'un traître, elle vous hait, son frère languit dans un cachot....

MONTONI.

Eh bien ?

ORSINO.

Eh bien! elle a voulu venger son frère et se délivrer d'un hymen odieux.

(*Eléonore fait un geste d'horreur.*)

MONTONI.

(*A part.*) Que le scélérat est adroit!

ÉLÉONORE.

Ah! Monseigneur, ne croyez pas à cette insigne calomnie : oui, je gémis des chaînes de mon frère; oui, je voudrais pouvoir me soustraire à l'horrible hymen où vous m'entraînez; mais dussai-je y trouver la mort, je la préférerais à la honte, aux remords de commettre un crime aussi odieux que celui dont on ne rougit pas de m'accuser.

MONTONI.

(*Avec bonté.*) Il suffit, Eléonore. (*A Orsino avec fausseté.*) Je vous remercie, Orsino, de votre prudent avis. Je reconnais à ce zèle extrême un bon, un véritable ami.

ORSINO.

Je ne fais que mon devoir, mon cher Duc; vos jours me sont trop chers, l'amitié qui nous unit est trop vive, pour que je puisse pardonner jamais aux perfides qui veulent rompre d'aussi beaux nœuds.

MONTONI.

Vous êtes un ami bien précieux.

SCÈNE XIV.

SPALATRO, LES PRÉCÉDENS.

SPALATRO.

Monseigneur, on a vainement visité tous les remparts; on n'a découvert aucune trace du fantôme.

MONTONI.

Je le découvrirai, moi!

SPALATRO.

L'Officier de garde m'a chargé de vous avertir que la troupe que vous aviez fait sortir cette nuit, vient de rentrer au moment même. Elle a rencontré l'ennemi qui occupe tous les bois voisins. Elle a eu bien de la peine à se soustraire à sa poursuite.

MONTONI.

Nous serons attaqués à la pointe du jour. (*A une partie de ses Officiers.*) Camarades, descendez au château; et qu'on prépare tout pour la défense.

(*Plusieurs Officiers sortent.*)

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, hors une partie des Officiers.

ORSINO, *bas à Montoni.*

Songez à faire surveiller Eléonore.

MONTONI, *bas à Orsino.*

Reposez-vous sur ma prudence. — Spalatro! (*Bas.*) Conduis ces Dames dans l'appartement de la défunte Comtesse.

SPALATRO, *d'un ton d'un homme qui vient d'apprendre un secret qu'on lui cachait depuis long-temps.*

Ah! défunte!

MONTONI, *avec humeur.*

Traître, m'entends-tu?

ÉLÉONORE, *à Anna.*

Il me croit coupable, que va-t-il ordonner de mon sort?

MONTONI.

Conduis-les dans l'appartement de Laurentina; là, elles seront à l'abri des dangers du combat.

SPALATRO.

Mais, Monseigneur, cet appartement n'a pas été ouvert depuis le jour....

MONTONI.

Tu l'ouvriras, voilà les clés. — Obéis, et surtout plus de terreurs paniques; tu sais que je n'aime pas les poltrons.

SPALATRO.

(*A part.*) La vilaine commission! faisons contre fortune bon cœur. (*A Eléonore et Anna.*) Suivez-moi, Mesdames.

ÉLÉONORE.

Où donc nous conduisez-vous? Monseigneur!....

MONTONI, *avec douceur.*

Rassurez-vous. Suivez les pas de Spalatro; je vous verrai après le combat. — Allez, vous n'avez rien à craindre.

(*Eléonore sort avec répugnance, Anna la suit.*)

SCÈNE XVI.

MONTONI, ORSINO, une troupe d'Officiers.

MONTONI.

Allons, camarades, qu'on m'apporte mes armes! qu'on prépare tout pour le combat, qu'on fasse distribuer des liqueurs fortes à mes troupes; la journée sera chaude à ce qu'il me paraît.

ORSINO.

Duc, je ne vous quitte pas; je veux vaincre ou mourir à vos côtés.

MONTONI.

Brave Orsino! je vous montrerai l'exemple, vous me trouverez toujours à l'endroit du péril. (*Regardant Orsino avec tant de hardiesse, qu'il le force de baisser les yeux.*) Mais si parmi vous il se trouvait un lâche, un méprisable traître, je le poignarde à l'instant même à la vue des ennemis. Plus de retard, marchons, combattons et nous serons vainqueurs.

(*Montoni sort suivi de tous ses Officiers. On entend le bruit des trompettes du château, ainsi que le bruit éloigné des instrumens guerriers des ennemis. Le combat se livre entre le 3^e. et le 4^e. acte.*) (*Nuit.*)

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

(*Le théâtre représente une chambre à coucher, dans le fond est un lit couvert d'un drap de velours noir. Cette chambre est très-dérangée, des vêtemens de femmes sont épars sur des siéges, un luth est sur une table, les croisées sont fermées; enfin, cet appartement semble avoir été abandonné après quelque grand événement qui a empêché de remettre tout en ordre.*)

SCENE PREMIÈRE.

(*On entend, avant l'entrée des acteurs, un bruit de clés et de portes qui s'ouvrent.*)

SPALATRO, ANNA, ELEONORE.

SPALATRO, *une lampe à la main.*

On n'entend plus le bruit du combat; il a été rude, autant

que j'en puis juger. Heureusement j'ai trouvé le moyen de vous cacher de façon que vous n'aviez rien à craindre de l'ennemi.

ÉLÉONORE.

Où sommes-nous maintenant ?

SPALATRO, *un peu effrayé.*

Je m'en vais vous l'apprendre ; mais n'allez pas avoir peur.

ANNA.

Et pourquoi peur ?

SPALATRO.

Oh ! c'est que les femmes ordinairement ne sont pas trop hardies. — Il est vrai que vous avez un homme avec vous...

ÉLÉONORE.

Qu'y a-t-il dans ce qui nous environne de si extraordinaire, pour que cela puisse nous inspirer quelque effroi ?

SPALATRO.

Mais c'est que....

ÉLÉONORE.

Finissons. Quel est cet air de mystère et de crainte que vous témoignez en regardant l'ameublement de cette chambre?

SPALATRO.

Nous sommes ici dans l'appartement de Laurentina.

ANNA.

O dieux!

ÉLÉONORE.

Quoi ! c'était ici la demeure de cette infortunée ? — La vue de cette chambre me fait sentir plus vivement encore l'horreur de ma situation.

ANNA, *avec un peu de frayeur.*

Je n'ose pas regarder autour de moi.... si le revenant de tantôt. ..

SPALATRO, *effrayé.*

Il faut montrer du courage, vous n'avez rien à craindre.

ÉLÉONORE.

Quoi ! ce lit ?....

SPALATRO.

Etait le sien.

ÉLÉONORE.

Ces voiles, ces vêtemens ?

SPALATRO.

Etaient les siens.

ANNA.

Pauvre femme !

SPALATRO.

Ne trouvez-vous pas que cette chambre a un air lugubre ?

ÉLÉONORE.

Elle fait naître la mélancolie. — Ah ! voilà son luth.

SPALATRO.

Le jour qu'elle a disparu, on a fermé cet appartement, et personne depuis n'a osé y mettre les pieds ; nous sommes les premiers.... N'avez-vous rien entendu ?

ÉLÉONORE.

Rien du tout.

SPALATRO.

Vous en êtes sûres ?

ANNA.

Qu'avons-nous donc à craindre ?

SPALATRO.

Oh ! rien, rien. — C'est que.... on dit.... que dans cet appartement, dont personne n'ose approcher, on a vu une nuit une grande clarté.... on a entendu des voix qui se parlaient bas.... bas.... (*On entend la vibration d'une corde du luth.*) Ah ! mon dieu ! vous avez entendu cette fois !

(*Au bruit, ils font tout trois un grand mouvement.*)

ÉLÉONORE.

Quelle folie !

ANNA.

Mademoiselle, ne nous quittez pas.

ÉLÉONORE, *regardant le luth.*

Ce bruit qui vous a tant effrayés, n'est autre chose qu'une corde de ce luth qui vient de se rompre.

SPALATRO.

Oh ! je me doutais bien que ce n'était rien ; mais je reconnais la voix de monsieur le Duc, il est dans la cour ; il ne va sûrement pas tarder à venir ici.

ÉLÉONORE.

Ne pourrai-je me soustraire à sa poursuite, au moins pour un moment.

SPALATTO.

Entrez dans cette autre chambre, je dirai que vous reposez, et sans doute il n'osera pas interrompre votre sommeil.

ÉLÉONORE.

Je saurai reconnaître ce service. — Anna, suis moi.

ANNA.

Quoi! Mademoiselle, vous osez....

ÉLÉONORE.

Eloignons, autant qu'il est en mon pouvoir, ce funeste hymen.

(*Elle sort avec Anna.*)

SCÈNE II.

SPALATRO, *seul.*

Ce que je fais là est fort beau; mais un homme qui a un certain usage, doit avoir des égards pour les femmes... surtout quand elles sont jolies.

SCÈNE III.

SPALATRO, MONTONI, une troupe d'Officiers.

MONTONI.

Notre victoire est complète. Nos ennemis sont en fuite, et j'espère qu'ils ne reviendront pas à la charge.

LE 1^er^. OFFICIER.

L'affaire a été chaude et nous a enlevé nos plus braves guerriers.

MONTONI.

C'est un malheur, sans doute; mais j'ai les moyens de réparer cette perte. (*A Spalatro.*) Où donc est Eléonore.

SPALATRO.

Elle s'est retirée avec Anna dans cet appartement. — Elles prennent toutes deux quelques instans de repos.

MONTONI.

Il ne faut pas le troubler. (*Aux Officiers.*) Vous, courez à la chapelle, et dites au religieux que j'ai fait avertir, de préparer tout pour la cérémonie. (*D'autres Officiers.*) Vous, mes braves camarades, allez vous désarmer, vous viendrez me retrouver ici.

LE 1er. OFFICIER.

Duc, nous vous obéissons.

(*Tous les Officiers sortent.*)

MONTONI.

Ah! dites, je vous prie, au comte Orsino, que je desire lui parler en particulier.

SCÈNE IV.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI *se faisant désarmer par Spalatro.*

Oui, je veux parler à ce scélérat. — J'ai trompé ses projets en disséminant sa troupe et en la mettant dans l'impossibilité de me nuire. — Cette attaque subite était calculée avec le perfide; je n'en doute point, les ennemis connaissaient les endroits faibles du château, et c'est là qu'ils ont réuni leurs efforts. — Ils ont été vains, je les ai forcés de fuir, et dans ce moment une partie de mes condottieri est encore à leur poursuite.

SPALATRO, *toujours occupé à ôter les armes de Montoni.*

Au bruit de la canonnade, aux cris des soldats, je me suis douté que l'affaire était sérieuse.

MONTONI.

Mais dis-moi, Spalatro, as-tu rempli tes promesses? m'as-tu délivré d'Orsino?

SPALATRO.

J'ai tout fait pour vous obéir hier au soir; mais je ne suis pas certain d'avoir réussi. Car au moment même vous me donnâtes un ordre, et... Mais, je le vois qui s'approche.

MONTONI.

Eloigne-toi.

SCÈNE V.

MONTONI, ORSINO.

ORSINO.

Duc, on m'a dit que vous demandiez à me parler.

MONTONI.

Il est vrai,

ORSINO.

Vous voyez mon empressement à me rendre à vos ordres. Parlez, mon cher Duc, je suis prêt à vous obéir en tout ce qu'il vous plaira m'ordonner. Mais vous me paraissez inquiet, votre figure est altérée; je m'attendais à vous trouver dans la joie, après la victoire brillante que vous venez de remporter.

MONTONI, *en le regardant fixement.*

Il est vrai que ma santé.... la vôtre au contraire....

ORSINO.

De ma vie, je ne me suis aussi bien porté.

MONTONI, *à part.*

Il a trompé ma vengeance.... (*Haut.*) Malgré la fatigue du combat, je me trouve pourtant assez bien; cela doit contrarier un peu la personne qui voulut hier m'éviter la peine de triompher des Vénitiens.

ORSINO.

Si l'on pouvait excuser une pareille action, la coupable pourrait tenter de se justifier.

MONTONI, *le regardant fixement.*

La coupable!

ORSINO, *méchamment.*

Elle sera punie de sa criminelle tentative, si vous persistez dans le dessein de l'épouser.

MONTONI, *souriant amèrement.*

Continuez sur ce ton, vous me convaincrez. Avez-vous pu croire un moment que j'aie soupçonné Eléonore, et ne savez-vous pas que si vous êtes adroit et politique, je le suis pour le moins autant que vous? — Hier, j'ai feint de croire tout ce que vous avez voulu me dire relativement à Vivaldi; mais dans l'instant où vous me faisiez les protestations d'amitié les plus tendres, les plus franches, je voyais le criminel, je méditais sa ruine et je jurais sa mort.

ORSINO.

Sa mort! — Il faut des preuves pour condamner quelqu'un, et pour peu que dans le château le coupable ait un rang, des amis, du crédit, il devient difficile alors d'accomplir sa vengeance.

MONTONI.

Vous savez que les obstacles ne m'ont jamais rebuté. — Oui, celui dont nous parlons est puissant, mais il est lâche.

ORSINO.

Il est des momens où la crainte de succomber donne de l'énergie à l'homme le plus faible.

MONTONI.

Malgré son énergie, le traître périra.

ORSINO.

Il périra! non, Montoni, ne t'en flatte pas, Orsino saura te résister.

MONTONI, *avec fureur.*

Ah! tu le reconnais enfin! Me crois-tu capable de supporter ton outrage?

ORSINO, *du même ton.*

Me crois-tu capable de négliger les moyens qui peuvent me sauver et te faire tomber dans tes propres piéges?

MONTONI.

Misérable, avoue ton crime!

ORSINO, *regardant dans l'appartement.*

Nous sommes seuls, sans témoins, je vais te parler en liberté. — Oui, je ne crains pas de te dire que je conspirais contre toi; mais si tu assembles tes officiers, tu m'entendras plaider ma cause, et tu verras que pour être accusé, on n'est pas convaincu. — La justice, même parmi nous, a un empire qu'on ne peut vaincre, et le caractère de juge donne à l'homme une dignité qui le force d'être intègre en dépit de lui-même. — Ainsi, cesse d'espérer que sur une simple accusation, dénuée de preuves, mes camarades me condamneront au supplice que nous réservons aux traîtres, par les lois que nous nous sommes imposés.

MONTONI, *cherchant la lettre.*

Une accusation dénuée de preuves! Vois ce billet: Où donc est-il? — Aurais-je perdu ce titre authentique de sa perfidie?

ORSINO, *avec ironie.*

Dispense-toi de tant de peine! — Tu ne trouveras pas cet écrit, il n'est plus en ton pouvoir.

MONTONI, *avec rage.*

Je serais trahi dans ma vengeance!...

ORSINO, *tranquillement.*

Me crois-tu donc assez maladroit pour te braver de la

sorte, si je n'étais certain que tu ne peux, au moins, légalement, rien contre ma personne?

MONTONI, *avec force et dignité.*

Orsino, coule-t-il encore dans tes veines un reste du sang noble que t'ont transmis tes ancêtres? — Ecoute: tu as violé tous les droits de l'amitié, ou du moins de l'apparente amitié qui existait entre nous: tu as voulu me faire expirer par le poison; tu as voulu, par une lâche avarice, ou par l'espoir du pardon, me vendre, me livrer à la justice humaine. Le hasard me donne la preuve de ta perfidie, ton adresse ou la fatalité l'a fait tomber dans tes mains et me prive par-là d'une vengeance publique. Eh bien! plus d'accusation, plus de conseil de guerre, j'y consens; aussi bien ton adresse et ta déloyauté pourraient te soustraire à ton châtiment. Mais ton outrage n'en existe pas moins, et cet outrage doit entraîner ma perte ou la tienne. — Il est un moyen noble de satisfaire notre haine commune; oublions pour un moment le degré d'avilissement où nous nous sommes réduits tous deux. Reprenons cette noble fierté de nos aïeux; terminons par un combat terrible, une lutte qui ne peut amener que des crimes. — Suis-moi! viens à l'endroit le plus écarté du rempart; tous les deux, armés d'une épée et d'un poignard, nous combattrons nus et à pied: point de grace au vaincu. S'il tombe, qu'il n'ait pas même les honneurs de la sépulture; que son corps, jeté dans les fossés profonds du château, devienne la pâture des plus vils insectes et des oiseaux de proie, tristes habitans de ces tours; que le vainqueur, du haut de la citadelle, puisse contempler tous les jours son ennemi décharné, qu'il le voie jusqu'à ce que le temps l'ait réduit en poussière, et qu'enfin tous les jours il insulte à sa victime par le sourire de la vengeance. (*Orsino fait un mouvement.*) Tu frémis, traître! me suivras-tu?

ORSINO, *froidement.*

Non, je n'accepte pas ce combat. — Ton adresse te donne sur moi trop d'avantage.

MONTONI.

Lâche! c'en est trop, puisque tu refuses de t'opposer à mon courage, je n'attendrai pas que l'on vienne t'arracher de mes mains, je me ferai justice moi-même.

ORSINO *lui présentant un pistolet qu'il tenait caché sous son manteau.*

Si tu fais un pas, tu es mort.

MONTONI, *qui avait déjà saisi sa hache qui était sur une table éloignée d'Orsino, s'arrête tout-à-coup à la vue du danger qui le menace.*

Une arme à feu!

ORSINO, *le tenant toujours en arrêt.*

De cette espèce, tu n'en avais peut-être pas encore vu; mais il me suffit que tu en connaisses l'effet.

MONTONI, *balançant s'il doit s'avancer ou remettre sa hache.*

O dieux! je ne pourrai....

ORSINO, *toujours dans la même position.*

Si tu fais un pas, je t'étends à mes pieds.

MONTONI, *dans une fureur épouvantable.*

Scélérat!

ORSINO, *d'un ton ironique.*

Quand on s'entretient avec Montoni, il faut prendre toutes ses précautions.

MONTONI, *ne pouvant plus contenir sa rage.*

Ah! dussé-je périr par le feu de ton arme, je me vengerai.. — Tremble!

(*Il avance un pas.*)

ORSINO, *lâchant son coup de feu.*

Tremble toi-même!

MONTONI *étourdi du bruit et attendant l'effet du coup, s'aperçoit qu'il n'est pas blessé; il s'écrie avec une joie féroce.*

Je ne suis pas atteint! C'est à mon tour de savourer la vengeance. Tu vas mourir!

SCÈNE VI.

ANNA, SPALATRO, ÉLÉONORE, PLUSIEURS OFFICIERS, *attirés par le coup de feu, se présentent en foule et arrêtent Montoni qui avait déjà terrassé Orsino.*

LE 1.er OFFICIER.

Que faites-vous? arrêtez.

(*On arrache Orsino des mains de Montoni, à l'instant où il allait lui assener un coup de sa hache d'arme.*)

MONTONI.

Laissez-moi punir ce malheureux !

LE 2.e OFFICIER.

Duc, vous n'y pensez pas !

MONTONI.

C'est un traître, un scélérat ! il mérite la mort.

LE 1.er OFFICIER.

Ce n'est pas à vous à la donner.

MONTONI.

Il en voulait à mes jours !

ORSINO.

Je n'ai fait que défendre les miens.

LE 1.er OFFICIER *à Montoni.*

Quel est le motif de votre querelle ? Quoi ! deux amis !...

MONTONI.

Moi, son ami ! —Je le serais plutôt du Sénat de Venise qui a mis ma tête à prix.

LE 2.e OFFICIER.

Dites-nous le sujet de votre différend.

ORSINO.

Le voilà. —J'ai osé....

MONTONI *l'interrompant vivement.*

Perfide ! tu vas mentir ! je le vois à tes yeux.

LE 1.er OFFICIER, *aux autres officiers.*

Ecoutons Orsino.

ORSINO.

Vous connaissez la conspiration de Vivaldi ; vous savez s'il est de notre intérêt, de notre sûreté de punir toute trahison : eh bien ! le Duc, égaré par l'amour qu'il a pour Madame, malgré les justes craintes que devrait lui inspirer la haine qu'elle lui porte, veut l'épouser, veut donner la liberté à Vivaldi, veut enfin nous sacrifier, nous, ses frères d'armes, ses compagnons, ses soldats, à des étrangers qui n'ont d'autre intérêt que de nous perdre et de nous livrer à la sévérité des lois.

MONTONI.

Vil imposteur ! —Est-il possible ?...

LE 1.er OFFICIER.

Duc, si vous faites quelque cas de nous, vous le laisserez parler ; nous vous écouterons après.

ORSINO.

n'est pas tout. —J'ai osé lui représenter que cette
ite vous déplairait ; qu'il devait des égards à votre
ge, aux services signalés que vous lui avez rendus :
-vous, mes amis, ce qu'il m'a répondu ? J'ai peine
e à me le persuader. « Si ces vils instrumens de ma
ndeur, a-t-il dit, s'écartent du respect qu'ils me doi-
nt, je saurai les faire rentrer dans le devoir : un hom-
de ma sorte peut conspirer ; il a toujours des moyens
se réconcilier avec ses ennemis. Ma fortune, mon
m, mon crédit, un mariage heureux peuvent me faire
ntrer en grâce ; mais quant à ces petits nobles sans
ens, sans génie, s'ils osaient me faire des lois, c'est
les livrant au glaive de la justice, c'est en achetant
n salut de leur perte, que je les punirais de leur té-
rité.

Je vous avoue qu'à ce degré d'audace, je n'ai pas
naître de mes sens. Je n'ai pu voir de sang-froid lui-
r mes camarades, mes amis, mes égaux. J'ai répon-
ivement à son injure ; il s'est emporté : je n'ai pu me
nir ; il a voulu me frapper de sa hache, et moi, dans
ainte d'être sa victime, j'ai usé de l'arme à feu dont
uit vous a fait accourir, pour me sauver de ses mains
épargner sans doute la honte d'un assassinat. (*Avec
eur.*) Voilà la vérité.

ÉLÉONORE.

part.) Puisse leur division me soustraire au malheur
n'attend.

LE 1.er OFFICIER *à Montoni.*

ic, vous ne dites rien ?

MONTONI.

rougirais toute ma vie s'il me fallait plaider ma cause
défendre contre les calomnies d'un Orsino. —Ce n'est
dans mes domaines et parmi mes soldats que je dois
er un accusateur et des juges. —Montoni ne se de-
pas, il sait ce qui lui reste à faire.

LE 1.er OFFICIER.

tte fierté sans doute est belle ; mais, Duc, je ne crois
ue ce soit là le moment de l'employer. —Si vous nous
ez pour juges de votre différend, nous ne nous regar-
pas comme les instrumens de votre fortune, comme

de vils animaux attachés à votre char : nous somn
hommes, des nobles, et quelles que soient les
qui nous sont communes, le duc Montoni ne peut
se dégrader en cherchant à répondre à une accusati
sa conduite présente semble justifier.

MONTONI.

Tu crois triompher ! Le temps expliquera tout. —Tr

ORSINO.

Je vous entends, monsieur le Duc. Vos menaces
ront n'être pas vaines : qui a pu commettre un assa
peut en commettre un second.

MONTONI.

Que veux-tu dire ?

ORSINO *ironiquement à Éléonore.*

Il vous propose sa main, Madame ; il veut vous
ner à l'autel ; craignez le sort qu'il vous prépare.

MONTONI, *voulant se jeter sur Orsino, est arré*
tous les Officiers.

Et je ne puis l'étouffer dans mes bras !

LES OFFICIERS.

Arrêtez, nous le défendrons.

ORSINO.

Ne comptez pas que votre beauté puisse vous sou
au malheur qui vous attend. Elle était belle aussi, Laur
et il l'a assassinée.

MONTONI *dans la plus grande fureur.*

Spalatro ! Bertrand ! que l'on assemble la garniso
l'alerte soit donnée partout.

(*Les Officiers ne bougent pas.*)

LE 1.er OFFICIER.

Quel est le motif de cet ordre ?

ORSINO *se mettant au centre des Officiers.*

Mes amis, j'ai tout à craindre de sa fureur, je m
sous votre protection.

LE 1.er OFFICIER.

Elle ne sera pas vaine. —Suivez-nous.

(*Orsino sort avec une partie des Officiers*

SCÈNE VII.

RÉCÉDENS, hors Orsino et une partie des Officiers.

MONTONI.

t d'impudence me terrasse. (*Il s'assied.*) —J'étais é de prévoir que ce misérable pût porter aussi loin nsonge et la perfidie. Un Orsino m'appeler assassin !

UNE VOIX.

assin !

MONTONI, *se levant vivement.*

elqu'un a parlé ! quel est l'imprudent ?

ÉLÉONORE.

rsonne, Monseigneur, n'a ouvert la bouche.

MONTONI.

n'a semblé entendre une voix répéter ce nom d'*as-*
.

UNE VOIX, *d'un ton un peu plus fort.*

sasssin !

MONTONI.

core !... l'entendez-vous ?

ANNA.

tremble de frayeur.

SPALATRO.

ureusement, je ne suis pas seul.

TONI, *regardant d'un œil inquiet parmi ses Officiers.*

i que tu sois qui crois porter la terreur au cœur de toni, tu ne m'échapperas pas. C'est en vain qu'un épais te cache à mes yeux ; tu périras !

LA VOIX, *d'un ton beaucoup plus fort.*

périras !

(*Montoni reste comme stupéfait à ce dernier mot.*)

ÉLÉONORE.

ne puis rien comprendre à ce mystère.

ANNA.

uel château ! le diable en est maître.

SPALATRO.

crois qu'il est temps que je me convertisse.

MONTONI, *après avoir profondément réfléchi.*

e doute est terrible, il faut en sortir. Visitons tous les

appartemens voisins; voyons si quelque retraite inconn
Ne perdons pas de temps; cette voix menaçante por
trouble dans mon âme. (*Tout-à-coup il prête l'oreille.*)
t'on pas encore parlé?

ÉLÉONORE.

Non, monsieur le Duc. (*A part.*) Quel est son trou

MONTONI *parlant d'une voix basse, et s'interromp*
pour entendre si l'on répète ses dernières parole

Il suffit, Eléonore. —Croyez que le traître qui me
avec tant d'impudence... (*D'un ton plus bas*) périr
ma main. Restez ici, je vous rejoins tout-à-l'heure. —
latro, ne quittez pas ces dames. (*Très-haut.*) Ce
découvrira toutes les impostures et verra punir tou
traîtres.

(*Il sort avec tous ses Officiers*)

SCÈNE VIII.

SPALATRO, ANNA, ÉLÉONORE.

SPALATRO.

Allons, c'est encore moi qu'il fait rester ici!

ANNA, *à Éléonore.*

Cette fois, vous n'êtes plus incrédule.

ÉLÉONORE.

J'avoue que je ne comprends pas quelle peut être
voix.

SPALATRO.

Oh! moi, je le comprends bien. —Ce château n'est
que de fantômes; j'en ai déjà vu un blanc la nuit dern
et... (*Il se détourne, et aperçoit un homme vêtu de*
Si je ne me trompe... j'en vois... un... tout noir!...

ÉLÉONORE.

Un inconnu paraît!... Son visage est caché...

ANNA.

Je suis toute tremblante.

SPALATRO.

Que devenir!

Il se cache derrière Anna.

SCÈNE IX.

UN INCONNU, LES PRÉCÉDENS.

L'INCONNU *couvert d'un long manteau noir avec lequel il se cache le visage, et d'un grand feutre qui le couvre tellement qu'il est impossible de distinguer sa figure,* (*A Eléonore d'une voix terrible, et en lui prenant la main.*)

Suivez-moi.

ÉLÉONORE, *effrayée.*

Vous suivre! et pourquoi? Où voulez-vous me conduire?

L'INCONNU, *l'attirant à lui.*

Suivez-moi, vous dis-je!

SPALATRO, *toujours caché.*

Quelle voix terrible!

ANNA.

Ah! mon Dieu!

ÉLÉONORE.

Qui êtes-vous, pour me parler ainsi?

L'INCONNU.

Vous ne le saurez pas.

ÉLÉONORE.

De quel droit? par quel ordre venez-vous?... *L'Inconnu fait un signe.*) Vous ne répondez rien?

L'INCONNU, *la reprenant par la main.*

L'heure avance, le temps fuit; le mal s'accroît; venez.

ÉLÉONORE, *redoublant ses résistances.*

Non, je veux savoir auparavant....

L'INCONNU, *la tirant à lui plus vivement.*

Vous ne saurez rien, suivez-moi, il y va de la vie.

ÉLÉONORE, *se laissant un peu entraîner.*

O ciel!

ANNA.

O ma chère maîtresse, je ne vous abandonnerai pas.

L'INCONNU, *repoussant durement Anna.*

Restez, ou par la mort!

ÉLÉONORE.

Obéis, Anna, ne t'expose pas à sa fureur.

L'INCONNU, *à Anna qu'il repousse vivement, de façon qu'elle lui tourne le dos.*

Eloignez-vous, ou c'est fait de votre vie.

(*Anna rejoint en tremblant Spalatro qui est à genoux et la tête cachée dans ses mains.*)

(*D'un ton doux à Éléonore.*)

Marchons, ne craignez rien.

(*Il la conduit vers un lambris de la chambre qu'il touche du doigt; un panneau s'ouvre, il entre, et le panneau se referme aussitôt. Il faut que cela se fasse très-vivement.*)

SCÈNE X.

SPALATRO, ANNA, *après un moment de silence.*

ANNA.

Je ne reverrai plus ma maîtresse.

SPALATRO, *se relevant à la voix d'Anna.*

Personne ne vient à notre secours.

ANNA.

O ciel! depuis que j'habite ce triste manoir, je n'ai vu que des choses épouvantables! Quand cela finira-t-il?

SCÈNE XI.

MONTONI, LES PRÉCÉDENS.

MONTONI.

Toutes mes recherches ont été vaines. — Rien! rien! — Quoi! je ne pourrai découvrir ce funeste mystère... (*A Spalatro.*) Où donc est Eléonore?

SPALATRO.

Ah, Monseigneur! le diable l'a emportée.

MONTONI.

Que dis-tu donc?

SPALATRO.

Que je sois le plus grand misérable...

MONTONI.

Veux-tu lasser ma patience? Réponds-moi dans l'instant. —Qu'est devenue Eléonore?

ANNA.

Nous n'en savons rien. — Un fantôme noir est entré...

MONTONI.

Eh bien!

SPALATRO.

Eh bien! il a pris la main d'Eléonore, et il a disparu avec elle.

MONTONI.

Il a disparu?

ANNA

Oui, Monseigneur.

MONTONI.

Par où sont-ils sortis?

ANNA.

Je l'ignore. — Il m'a semblé que c'était de ce côté....

SPALATRO.

Oui, autant que j'ai pu voir... le mur s'est ouvert avec un grand bruit...

MONTONI.

Faudra-t-il te dire encore de te taire?

ANNA.

Il n'est pas en mon pouvoir de vous donner d'autres renseignemens.

MONTONI.

Tout le monde conspire-t-il contre moi? — L'ordre de la nature est-il renversé? — Suis-je au temps de ces merveilles magiques dont on repaît l'esprit grossier du peuple? — Croit-on m'intimider par ces prétendus phénomènes? — (*A Spalatro.*) Pourquoi ne t'es-tu pas opposé aux projets de cet inconnu? Pourquoi l'as-tu laissé se saisir d'Eléonore?

SPALATRO.

Oh bien! oui, s'opposer.... sa vue seule m'a pétrifié.

ANNA.

Moi, j'ai voulu suivre ma maîtresse, il m'a repoussé rudement.

MONTONI.

Et tu dis, Anna, que c'est de ce côté de l'appartement qu'il a disparu?

ANNA.

Oui, Monseigneur.

MONTONI *parcourt le côté de l'appartement qu'Anna lui a désigné, et le frappe de ses poings.*

Si quelque issue secrète, non, non, c'est le mur... toujours le mur... (*Il frappe un coup plus fort.*) Ah! ah! je ne me trompe point, ce coup retentit! ce lambris cache une ouverture... tout va se découvrir. Spalatro! ma masse

d'armes; réunissons nos efforts. (*Ils enfoncent à coups redoublés une partie de la boiserie.*) O rage, conduis mes coups! la porte cède; je vais donc enfin découvrir l'auteur de cette insigne fourberie!

ANNA.

Je pourrai donc revoir ma maîtresse! (*Elle sort par le même côté que l'officier est entré.*)

MONTONI. (*La porte est tout-à-fait enfoncée.*)

Quelle obscurité! une voûte, des degrés? oh! je vais savoir bientôt où tout cela conduit. — Spalatro, prends une lampe, et prépare-toi à me suivre.

SCÈNE XII.

PLUSIEURS OFFICIERS, LES PRÉCÉDENS.

LE 2e OFFICIER.

Qui vous retient ici, Monseigneur? Orsino conspire ouvertement contre vous; quelques officiers ont embrassé sa cause, ils ont forcé la prison du château et mis les prisonniers en liberté; j'ignore quels sont leurs projets : mais, si vous ne paraissez, si vous ne nous donnez des ordres, il arrivera quelque funeste catastrophe.

MONTONI.

Que dois-je faire? dois-je marcher contre ces rebelles? dois-je poursuivre ce personnage invisible... Fatale incertitude! ces mutins sont-ils en grand nombre?

LE 2e. OFFICIER.

Non pas encore, mais il peut s'augmenter de moment en moment. Le moindre retard peut être dangereux.

MONTONI.

Il n'importe! (*Montrant la porte.*) Je veux absolument connaître le fil de cette intrigue diabolique. Faites sonner l'alerte, rassemblez l'élite de mes troupes, observez seulement les traîtres; dans un quart d'heure je suis à vous. Allez, le temps est précieux. Je veux être maître de tous les perfides et les punir au même instant.

SCÈNE XIII.

SPALATRO, MONTONI.

MONTONI.

(*Spalatro, pendant la dernière scène, est sorti et revenu avec une lampe.*)

Approche ta lampe, et suis-moi.

SPALATRO, *tout effrayé.*

Quoi! vous voulez descendre?

MONTONI.

M'obéiras-tu?

SPALATRO *se retourne et ne voit plus Anna.*

Eh bien! qu'est donc devenue mademoiselle Anna?

MONTONI, *levant son poignard.*

Si tu ne m'obéis, tu es mort!

SPALATRO.

Quel homme! rien ne lui fait peur.

MONTONI.

Descends le premier, et éclaire-moi.

SPALATRO, *approchant de l'ouverture.*

Le premier.

MONTONI.

Avanceras-tu?

SPALATRO, *descendant.*

O bienheureux Saint Martin! c'est à toi que je me recommande.

MONTONI.

Descendons : fût-ce le diable, je saurai la vérité.

Fin du quatrième acte. (*Nuit.*)

ACTE V.

(*Le théâtre représente un vaste souterrain; sur le côté est une espèce de portique qui communique à d'autres souterrains. Dans le fond, sont de grands escaliers qui vont en différens sens dans l'intérieur du château. Au milieu de ce souterrain, une lampe gothique est suspendue à la voûte; elle jette une faible lumière, ce qui doit donner à ce lieu un aspect très-lugubre.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

ELEONORE, L'INCONNU.

(*Ils arrivent sans lumière.*)

L'INCONNU.

Avançons, le temps presse.

ÉLÉONORE.

Dans quels lieux sommes-nous ?

L'INCONNU.

Vous le saurez. Restez dans cet endroit. Quelque objet qui se présente à vous, ne craignez rien. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage. Un instant de retard, une minute perdue peuvent causer les plus grands malheurs. Adieu, vous me reverrez bientôt...

(*L'Inconnu tourne ses pas vers le portique, et descend des degrés qui conduisent à d'autres souterrains.*)

SCÈNE II.

ELEONORE, *seule.*

Rêvai-je ? Tout me paraît un songe, tout ce qui se passe autour de moi accroît mon étonnement. Que ce lieu est triste, lugubre !... Suis-je dans la demeure des morts ! (*Allant vers le portique.*) Où ces degrés peuvent-ils conduire ?... A des cachots, sans doute. Je ne vois rien, je n'entends rien; le plus grand silence, la plus noire obscurité, voilà tout ce qui frappe mes sens.

SCÈNE III.

MONTONI, SPALATRO, ELEONORE.

MONTONI, *enveloppé dans son manteau, un poignard à la main. Spalatro marche devant lui en tenant une lampe. Ils descendent tous les deux les escaliers qui sont dans le fond.*

Ces souterrains ne finissent point. Je ne connaissais point cette partie du château.

ÉLÉONORE, *sans être vue de Montoni.*

Montoni veut-il paraître céder au desir d'Orsino, en punissant mon frère et moi?

MONTONI, *s'arrêtant au bas de l'escalier.*

Restons un moment ici. Regardons autour de nous; vois-tu quelque chose ?

SPALATRO.

Je ne vois rien.... heureusement.

ÉLÉONORE, *toujours au même endroit.*

Veut-il seulement faire croire qu'il m'a sacrifiée à la haîne de mes accusateurs ?

MONTONI.

N'as-tu rien entendu ? il m'a semblé qu'une voix.. prêtons l'oreille.

ÉLÉONORE.

Montoni me croirait-il enfin coupable du crime dont Orsino a osé m'accuser ?

MONTONI *s'approchant un peu.*

Je crois entendre...

ÉLÉONORE, *élevant la voix.*

Vais-je éprouver le sort de Laurentina ?

MONTONI, *un peu effrayé.*

Laurentina ! Spalatro, me suis-je trompé ? Cette voûte n'a-t-elle pas résonné le nom de Laurentina ?

SPALATRO.

Oui, Monseigneur.

MONTONI, *s'avançant.*

A toute heure, dans tous les lieux, la nuit, le jour, je n'entendrai donc jamais que ce nom-là ?

ÉLÉONORE, *elle avance aussi.*

J'entends parler.

SPALATRO, *montrant Éléonore.*

Ah, bon Dieu ! voyez-vous là... C'est le fantôme.

MONTONI.

Une femme !

ÉLÉONORE.

Infortunée ! c'est Montoni.... Où fuir ?

MONTONI.

Je reconnais la voix d'Éléonore. — Arrêtez.

SPALATRO.

Cela me rassure un peu. (*Il approche avec sa lampe.*)

MONTONI.

C'est elle-même ! Éléonore, vous n'êtes pas seule ici ? quelqu'un doit être avec vous.

ÉLÉONORE.

J'y suis seule maintenant.

MONTONI.

Qui vous a conduite dans ces horribles lieux ?

ÉLÉONORE.

Un homme que je ne connais pas.

MONTONI.

Quel était son motif en vous arrachant de mes mains?

ÉLÉONORE.

Il ne me l'a pas dit : j'ai cru que c'était par votre ordre...

MONTONI.

Je n'ai point donné d'ordre. —Quoi ! vous ne savez pas quel était son projet ?

ÉLÉONORE.

Non. —Après avoir marché long-temps parmi des détours obscurs, il m'a fait arrêter ici, m'a dit de l'attendre, et s'est enfui.

MONTONI.

De l'attendre ! Je saurai quel il est. Il s'est enfui, dites-vous ? quel chemin a-t-il pris ?

ÉLÉONORE, *montrant le portique.*

Il a descendu ces degrés.

MONTONI, *réfléchissant.*

Ces degrés... Où peuvent-ils conduire ?

SPALATRO.

Nous allons encore nous remettre en route !

MONTONI.

Spalatro, prends ta lampe, et suis-moi.

SPALATRO.

Eh bien ! ne le disais-je pas ?

MONTONI.

Non, reste avec Eléonore. (*Il prend la lampe des mains de Spalatro.*) Je découvrirai ce mystère.

Il entre dans l'autre souterrain.

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, SPALATRO.

SPALATRO.

Il faut être bien curieux, pour courrir comme cela après les aventures. Ce monsieur le Duc est un enragé à qui dieu ni diable ne font peur. —C'est son goût, soit ; mais ce n'est pas le mien, et il ne devait pas me mettre de ses expéditions souterraines. J'aime à voir clair à ce que je fais ; c'est bien naturel, n'est-il pas vrai, mademoiselle ? (*Eléonore ne répond rien.*) Répondez donc, je vous en

prie. Si vous ne parlez pas un peu, vous redoublerez ma peur; quand on ne me dit rien, je me crois seul; et quand je suis seul, je fais de tristes reflexions. (*Quelqu'un sort du souterrain.*) Mais je crois que voilà Monseigneur qui revient.

SCÈNE V.

L'INCONNU, LES PRÉCÉDENS.

SPALATRO, *allant au-devant de l'inconnu.*

Enfin vous avez trouvé... (*L'Inconnu pousse rudement Spalatro, qui tombe.*) Ahi!

L'INCONNU.

Donnez-moi votre main!

ÉLÉONORE.

Quoi! je vous revois encore...

L'INCONNU.

Si vous restez un instant de plus, vous êtes perdue. Suivez-moi!

ÉLÉONORE, *suivant l'inconnu.*

O dieu! je m'abandonne à toi.

(*L'Inconnu entraîne Eléonore dans un endroit obscur, et remonte ensuite tout seul les grands escaliers du fond.*)

SCÈNE VI.

SPALATRO, *seul, se relevant doucement.*

Je crois que je suis seul. —Il m'a rompu les os. —Monseigneur a bien raison de me donner toujours sa maîtresse à garder; je m'acquitte bien de la commission. Est-ce ma faute à moi? —Il ne revient point; oh! il ne reviendra plus! Pourvu qu'on ne me traite pas comme mon maître, je serai heureux. (*Il regarde autour de lui.*) Que cet endroit est noir! Je voudrais bien pouvoir regagner le château; mais quel chemin prendre? Allons, je suis condamné à mourir ici de faim ou de peur. —J'entends du bruit! si c'était monsieur le Duc? c'est lui!

SCÈNE VII.

MONTONI, SPALATRO.

MONTONI *arrivant tout troublé et n'ayant plus sa lampe*

Spalatro! Eléonore! Où suis-je? est-ce une erreur?

mes sens ? ai-je vu ? ai-je cru voir ? oh ! c'est sans doute une erreur !

SPALATRO.

Qu'avez-vous ? monsieur...

MONTONI.

Calmons-nous : reprenons nos sens. Suis-je donc un enfant ?... La frayeur a donc aussi de l'empire sur mon âme !

SPALATRO.

Que vous est-il arrivé ?

MONTONI.

J'ai descendu seul, tu le sais, sous cette voûte obscure. Je marchais avec action, avec rage, dans le dessein de punir l'auteur de toutes ces merveilles. Je parcourais une galerie droite, quand des sons ont frappé mon oreille. Je m'arrête, j'écoute ; mais je n'ai pu entendre que ces mots prononcés avec un accent sinistre : *C'est donc aujourd'hui le jour de la vengeance* ! Aussitôt et comme à l'envi, les échos de ces voûtes nocturnes ont semblé se réunir pour répéter d'un ton aussi lugubre, *vengeance ! vengeance !* J'ai frémi : mais, ô prestige d'une imagination troublée par le triste aspect des objets qui m'environnaient, j'ai vu... non, non ; j'ai cru voir tous les Comtes de la maison d'Udolphe, tous couverts de leurs armes, sortir de leurs tombeaux, s'avancer vers moi, me regarder d'un œil menaçant ; j'ai cru entendre qu'ils me répétaient aussi ce mot, *vengeance !*

SPALATRO.

Nous sommes perdus !

MONTONI.

Ce n'est pas tout. Effrayé de ces prétendus spectres, j'ai porté mes pas d'un autre côté : je marchais très-vivement, quand au détour d'une voûte, j'ai vu... oh ! cette fois mes esprits ne m'ont pas trompé ! oui, oui, j'ai vu une femme vêtue d'une robe blanche....

SPALATRO, *tremblant de tous ses membres.*

D'une robe blanche !

MONTONI.

Les cheveux épars, une torche à la main, un poignard dans l'autre, elle s'arrête, me regarde, jette un cri.... Quel cri déchirant ! Oh ! jamais mon oreille n'en entendit de semblable. A ce cri terrible, à cet aspect effrayant, mes

cheveux se sont dressés d'horreur, mes genoux ont fléchi, une sueur froide a couvert tout mon corps, je suis tombé sur la terre, et ce n'est sans doute que la fraîcheur du lieu qui m'a rendu à la vie..... J'ai marché sans guide, sans lumière, tantôt me frappant le front contre les murs, tantôt heurtant les cercueils, toujours poursuivi par ce fantôme horrible, qui, dans ce moment encore, porte l'effroi dans tous mes sens. —Est-ce un songe? est-ce une réalité?

SPALATRO.

Oh! c'est la réalité, il n'en faut point douter.

MONTONI, *regardant autour de lui.*

Quoi donc! Est-ce qu'Eléonore?...

SPALATRO.

L'inconnu de tantôt vous l'a encore enlevée.

MONTONI.

L'inconnu!... —Tout est mystère pour moi. Me faudra-t-il rester dans cette incertitude? —Spalatro, quittons ces lieux, regagnons le château.

SPALATRO.

Que vois-je, Monseigneur? des soldats, des flambeaux...

(*On voit des hommes armés descendre les grands escaliers du fond.*)

(*On lève la Rampe.*)

MONTONI.

Que cela veut-il dire? Voyons.

SCÈNE VIII.

LES 2 OFFICIERS, BERTRAND, LES PRÉCÉDENS, *Troupe de soldats.*

LE 1^er^. OFFICIER, *au Duc.*

C'est vous que nous cherchons; vous n'avez pas un instant à perdre. Malgré nos efforts nous n'avons pu prévenir l'orage. Orsino, Vivaldi, plusieurs de vos officiers, toutes les troupes qui vous sont arrivées ce matin, se sont réunis: nous avons voulu vainement repousser leurs efforts, ils nous ont forcé de fuir, de nous retirer dans l'intérieur. Ils s'emparent maintenant des postes; ils en sont peut-être déjà les maîtres. Sans un miracle, vous ne pouvez leur échapper. Tentez un dernier effort, voilà les seuls hommes qui vous soient restés fidèles. Marchez à leur tête, combattez, et la victoire pourra se déclarer pour nous.

MONTONI.

Des armes, mes amis! vous me rendez à moi-même. —Oui, nous serons vainqueurs. Orsino me verra! ce bras va l'abattre au milieu de ses rebelles, j'en jure par la haine, par tous les tourmens qui déchirent mon cœur.

BERTRAND, *d'un ton sombre.*

Ce jour va donc être le dernier des méchans.

MONTONI.

Ah! c'est toi, Bertrand! Tu te ranges à mes côtés au moment du péril; cela ne m'étonne point, je t'ai toujours cru brave.

BERTRAND, *toujours d'un ton sombre.*

Je viens punir le crime et venger l'innocence.

MONTONI, *lui prenant la main et le regardant fixement.* (*A demi-voix.*) Bertrand! ne parle pas d'innocence. (*Avec éclat.*) Allons, mes amis, plus de retard; marchons au-devant des rebelles.

LE 2e. OFFICIER.

Ils viennent eux-mêmes nous braver.

(*On voit une troupe de soldats descendre par les grands escaliers du fond, toujours avec un grand nombre de flambeaux.*)

MONTONI.

Eh bien! nous les verrons. —Rangez-vous tous à mes côtés, et attendez en silence le signal du combat.

SCÈNE IX.

VIVALDI, LUDOVICO *à la tête d'une troupe de soldats;* LES PRÉCÉDENS.

VIVALDI.

Le voilà ce traître, ce rebelle!

MONTONI.

Attends, pour m'insulter, que je sois en ton pouvoir.

VIVALDI.

Crois-tu pouvoir nous résister?

MONTONI.

Je ferai mieux, je vous vaincrai.

VIVALDI.

Tu ne sais pas que nous sommes maîtres du château; qu'il ne te reste aucune ressource?

MONTONI.

Il me reste mon courage et celui de ces braves soldats.

VIVALDI.

Ils succomberont avec toi s'ils osent te défendre.

MONTONI.

Ils triompheront avec moi s'ils osent combattre.

VIVALDI.

Rends ton épée.

MONTONI.

Viens la prendre.

VIVALDI.

Oui, je te l'arracherai.

(*Des deux côtés, les troupes se rangent et se disposent à combattre.*)

Mais avant, dis-moi, s'il te reste encore un peu de générosité; dis-moi ce qu'est devenu ma sœur ?

MONTONI, *d'un ton brusque.*

Ta sœur ? Je l'ignore; elle a disparu.

VIVALDI.

Ah ! cruel, je t'entends ! —Elle a disparu sans doute comme Laurentina ! Tu l'as assassinée !

MONTONI *avec fureur, se tournant vers Bertrand.*

Bertrand, combattons !

VIVALDI.

Non; il faut que j'attire sur toi toutes les malédictions. Soldats de Montoni, écoutez-moi !

(*Les Soldats de Montoni qui avaient fait un mouvement, reprennent leur première place.*)

Je gémis de vous voir embrasser la cause d'un scélérat; il s'est souillé de tous les crimes; il n'a respecté ni la beauté, ni l'âge : des femmes ont été ses victimes ! —Ombres infortunées ! que ne pouvez-vous pour un moment sortir du silence des tombeaux ! que ne pouvez-vous, l'œil étincelant de rage, pâles et couvertes des voiles funéraires, l'accuser en face, et le confondre à tous les yeux !

SCÈNE X.

LAURENTINA, LES PRÉCÉDENS.

LAURENTINA, *vêtue d'une robe blanche, une torche à la main, les cheveux épars, armée d'un poignard; elle sort du souterrain dans lequel est entré Montoni.*

Montoni, je t'accuse.

MONTONI *avec la plus grande frayeur.*

La voilà!

VIVALDI.

Grands dieux!

(*Grand mouvement d'étonnement et de frayeur parmi les troupes des deux partis.*)

LAURENTINA *à Montoni.*

Me reconnais-tu?

MONTONI.

Oui, oui, je te reconnais! je t'ai vue dans ce terrible souterrain; je t'ai vue parmi les tombeaux. Ombre vengeresse de Laurentina, que me veux-tu? que cherches-tu?

LAURENTINA.

La vengeance! —Regarde-moi; contemple ces traits flétris par la douleur: ce n'est point une ombre en courroux qui vient effrayer ta conscience; c'est Laurentina elle-même qui vit, qui respire, qui vient implorer la justice humaine pour te punir de tes forfaits.

MONTONI *se retournant vivement du côté de Bertrand.*

Laurentina existe, Bertrand!

BERTRAND *sortant promptement des rangs, et courant se mettre à côté de Laurentina.*

Bertrand t'a trahi. Tu m'as cru aussi méchant que toi; tu m'as donné l'ordre d'assassiner ton épouse. J'ai feint de t'obéir; je t'apportai des voiles ensanglantés, tu souris à cette vue: mais je te trompais. Laurentina respire; la voilà, et c'est moi qui l'ai sauvée!

MONTONI.

O fureur!

VIVALDI.

Quelle est ma surprise!

BERTRAND.

Je ne pouvais espérer de te tromper long-tems; il fallait, vu l'impossibilité de sortir de cette forteresse, qu'elle habitât le même toît, qu'elle respirât le même air; je n'eus d'autre moyen de braver ta barbare vigilance que d'ensévelir la plus vertueuse épouse, la plus belle des femmes dans ces lugubres souterrains.

LAURENTINA.

C'est-là que depuis un an je gémis dans les ténèbres, que je vis dans les tombeaux; c'est-là que tous les jours j'adressais au ciel, aux mânes de mes ancêtres, les vœux de la

vengeance et du désespoir. Si quelquefois fatiguée, malade de l'air fétide des sépulcres, j'osai paraître sur les remparts ; si j'osai quelquefois contempler l'astre de la nuit, lui adresser des chants plaintifs ; combien cette triste consolation n'était-elle pas empoisonnée par la crainte d'être surprise et reconnue ? —Ce matin seulement j'ai éprouvé un instant de plaisir, j'ai porté le trouble dans ton âme ; souviens-t'en, Montoni, mes accens accusateurs t'ont fait trembler ; j'ai entendu tes dernières paroles, et satisfaite de ma vengeance, je suis rentrée dans mon obscur séjour.

MONTONI *accablé.*

Fatale crédulité !

VIVALDI.

Si une victime est échappée à son sort, l'autre sans doute... Cruel ! rends-moi Eléonore.

BERTRAND.

Eléonore ! elle est en ma puissance ; je l'ai deux fois sauvée de ses mains. (*Il sort un instant.*)

SPALATRO, *à part.*

Quoi ! c'est Bertrand !...

MONTONI, *dans le plus grand abattement.*

Trompé par tout le monde !

BERTRAND, *ramenant Éléonore.*

La voilà. — Je vous la rends.

VIVALDI.

Ma chère sœur !

VIVALDI.

Eh bien ! Montoni, tu vois où le sort t'a réduit ; veux-tu encore ajouter au châtiment qui t'attend par une résistance inutile ? — Rends-toi.

MONTONI.

Jamais !

VIVALDI.

Après tout ce qui s'est passé, dois-tu compter sur tes soldats ? ils défendront leur légitime maîtresse.

SPALATRO, *passant de l'autre côté, et il est suivi par beaucoup de soldats.*

C'est trop juste !

MONTONI.

Dussai-je rester seul, je combattrai jusqu'au dernier moment ; vous n'aurez cette épée qu'en m'arrachant la vie.

SCÈNE XI.

ORSINO, *à la tête d'une troupe de soldats;* LES PRÉCEDENS.

ORSINO *se précipite avec ses soldats sur Montoni; il lui arrache son épée et va pour le frapper.*

Eh bien! nous aurons ta vie.

VIVALDI.

Arrêtez, Orsino!

LAURENTINA.

Ce n'est pas à vous à le frapper; je vous reconnais, vous êtes digne de lui.

MONTONI.

Vivaldi, je suis en ton pouvoir, je suis prêt à recevoir tes coups; mais ne me livre pas à Orsino, c'est un lâche: vois le crime et la trahison sur ses traits.

ORSINO, *pâle et déchiré par le poison.*

Quelle douleur! elle ne finit point.

MONTONI, *avec une curiosité horrible.*

Que vois-je! tu parais souffrir? Tes yeux éteints, ta bouche livide...

VIVALDI.

En effet, vous semblez éprouver les plus cruels tourmens?

ORSINO.

Depuis deux heures, les souffrances les plus aiguës....

MONTONI.

Les plus aiguës... (*Ce cri doit être mêlé de joie et de cruauté.*) Ah! — Montoni, abandonné, trahi par tout le monde, éprouve donc encore un instant de bonheur!

VIVALDI.

Que signifie ces mots?

MONTONI.

Traître, laisse-moi te contempler. — Tu souffres donc bien?

ORSINO.

Que m'annonce ta joie barbare? ce sourire atroce?

MONTONI.

Tu le demandes, Orsino? — Ce sourire t'annonce la mort. Reconnais Montoni, tu meurs empoisonné.

ORSINO.

O ciel!

VIVALDI.

Que les plus prompts secours....

(*On entraîne vivement Orsino.*)

MONTONI.

Ils seront inutiles. Tu mourras! — Maintenant je puis braver le sort qui m'est réservé, je cours m'y livrer moi-même; mais dussai-je périr sur un échafaud, annoncez-moi le trépas du lâche qui m'a trahi, vous me verrez sourire à mon dernier moment. (*Il sort suivi des gardes.*)

ÉLÉONORE.

Vous êtes vengée, malheureuse Comtesse! la mort de votre tyran va vous rendre à votre famille, et peut-être encore au bonheur.

LAURENTINA.

O vous dont l'infortune a presque égalé la mienne! ne me quittez pas. — Les maux que nous avons soufferts doivent former entre nous les nœuds de l'amitié.

VIVALDI.

Et voilà donc où peut conduire une funeste ambition! Souveraine d'Udolphe, pardonnez à ces guerriers, victimes de l'ambition de leur chef; ils se sont repentis, ils méritent leur grâce, et je l'obtiendrai du gouvernement.

BERTRAND.

J'ai fait arrêter Spalatro; c'est un lâche meurtrier.

VIVALDI.

Les lois prononceront sur son sort.—Orsino fut un traître, un méchant, moins grand, moins courageux que Montoni, et le ciel le rend à-la-fois vainqueur et victime de sa trahison. —Il est donc vrai que l'injustice ne peut régner long-temps; les méchans se détruisent entre eux, et la vertu, même sans combattre, peut toujours espérer de triompher du crime.

Fin du cinquième et dernier acte.

PQ
2235
D8M6

Duval, Alexandre
Montoni

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY